

APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 419 septembre 2019



© Philippe MATSAS



© Christine MASUY

Abdallah Al Serkal :
ouvrir les portes pour élargir les esprits



© Dominique MAES

Dominique Maes :
tenancier d'une droguerie poétique

Françoise Nyssen :

« On n'existe pas en dehors de la culture »

Édito

LIBRE, PLUS QUE JAMAIS

On a tous derrière nous une histoire. On est tous « de quelque part ». Les êtres comme les choses, de même que les choses qui portent la parole des êtres, comme le magazine que vous lisez pour l'instant. On ne peut renier son histoire. Mais, si on en a la volonté, on peut la faire progresser, évoluer, bifurquer de trajectoire. Rien n'est déterminé à être rectiligne. Dans la vie comme à *L'appel*. Ainsi que le rappelle une lectrice dans notre rubrique Messagerie (p. 39), *L'appel* a jadis vu le jour sur des fonts baptismaux qui ne ressemblent plus beaucoup à ce que le mensuel est devenu au fil des années, d'évolution en (r)évolution, de dépendance (et révérence) à l'institution à l'acquisition de son indépendance. Un parcours certes semé d'embûches, pas nécessairement confortable, qui nous a souvent mis sur la corde raide. Mais qui nous permet de ne pas devoir être dans le rang, sans la tête qui dépasse. Et qui ne nous impose pas de défendre coûte que coûte des points de vue officiels ou des causes précises. Ni d'avoir de comptes à rendre.

L'Église catholique, creuset de l'ancestral *Appel des cloches*, puis du mensuel *L'appel* des années 1970, est aujourd'hui empêtrée dans ses affaires et ses contradictions. Quoi qu'elle fasse, elle ne parvient plus, sauf exception, à être de son temps, c'est-à-dire d'une époque où l'incertitude, le fragile, le mal-être priment sur les convictions arrêtées, les dogmes et les fois indiscutables. Un monde où tout (s') échappe, mais où tout le monde est à la recherche d'un sens. Pas d'un sens unique, conçu clé-sur-porte pour être importé en bloc dans son quotidien. Mais d'un sens pluriel, personnel, ressenti, vécu, nourri à travers les méandres de l'existence.

C'est ce sens-là que, chaque mois, nous cherchons modestement à faire sourdre, sans jamais rien imposer. Mais en racontant, en montrant, en faisant parler.

Cette liberté est notre richesse. En ces temps troubles, elle nous paraît indispensable pour nourrir les pensées et les vies de nos contemporains. Pas à la manière d'un phare vers lequel le regard ne peut que se diriger. Mais à la mode des lucioles qui, en multitude, éclairent de faibles traits de lumière les moments des nuits d'été.

En cette rentrée, nous ouvrons encore ces perspectives en invitant chaque mois une auteure ou une représentante du monde culturel à nous livrer son regard sur une actualité qui nous entoure. Et, au cours de cette année, nos chroniqueurs-ses de la rubrique Croire... ou ne pas croire ne se contenteront pas seulement de confier leur regard individuel sur le monde. Deux fois par an, ils partageront aussi ensemble sur un même thème, où chacun(e) apportera sa petite étincelle personnelle.

Plus que jamais, notre positionnement particulier nous paraît devoir être soutenu et défendu. Il n'y a de semaine sans que de nouveaux lecteurs nous découvrent et soient conquis. Mais, dans un monde où l'individuel prime sur le collectif, nous faire mieux connaître reste notre défi majeur. Dès lors, si *L'appel* vous plaît ou vous interpelle, parlez de nous, faites-nous connaître autour de vous. Et, si vous le pouvez, soutenez-nous. Merci.



Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Libre, plus que jamais **2**

Penser

Église en diaspora **4**

Réagir

Des raisons d'être honteuse **5**

À la une

Progrès technologiques : où restera l'humain ? **6**

Des robots tueurs anonymes **8**

Croquer

L'intelligence artificielle **9**

Signe

Paul Tihon : « Le sacré est totalement absent de l'évangile » **10**

Ouvrir les portes, élargir les esprits **12**



Derrière le miroir d'Esperanzah !

v Vécu

Vivre

Des flacons vides plein de sens **14**

Rencontrer

Raphaël Buyse : « Je n'attends plus rien de Dieu » **16**

Voir

Les bénévoles en vedette **19**



Paul Tihon. Il n'a pas peur de se démarquer.

s Spirituel

Parole

La passion selon Amélie **22**

Nourrir

Lectures spirituelles **23**

Croire... ou ne pas croire

Reconstruction et renouveau **24**

Fête du sacrifice et récit abrahamique **25**

Corps et âmes

Sentiers balisés, plein de santé **26**



Plus de cinquante ans au service des randonneurs.

c Culturel

Découvrir

Françoise Nyssen :

« À travers les livres, on découvre l'autre » **28**

Médi@

Audiovisuel public : au service de tous ? **30**

Planche

De nouvelles fenêtres pour le Rideau **32**

Portée

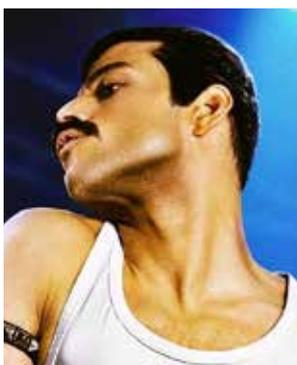
Le retour des vieilles gloires ? **34**

Pages

Meurtres au pays noir **36**

Notebook 38

Messengerie 39



Entretenir la flamme des anciennes stars.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Geneviève DAMAS, Laurence FLACHON et Armand VEILLEUX.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège

☎ + 04.341.10.04

Abonnement annuel : 25 €

IBAN : BE32-0012-0372-1702

Bic : GEBABEBB

✉ secretariat@magazine-appel.be

🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité

Bernard HOEDT

Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège

☎ - 04.341.10.04

✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

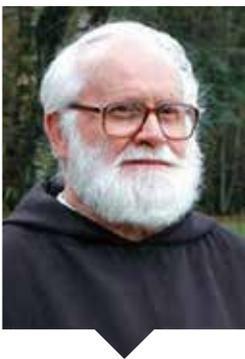
« Une pincée de levain dans la pâte humaine »

ÉGLISE

EN DIASPORA

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Dans nos sociétés globalisées et fragmentées, les réflexions de Karl Rahner sur une Église en diaspora sont d'une très grande actualité.

En 1954, huit ans avant l'ouverture du Concile Vatican II, le grand théologien allemand Karl Rahner publiait un article sur la situation de l'Église, qu'il appelait un « *christianisme en diaspora* ». La revue théologique *Recherches de Science Religieuse* consacrait récemment un numéro à cet écrit de Rahner qui, soixante-cinq ans plus tard, se révèle d'une actualité surprenante. Entre autres excellents articles, ce numéro en comprend un du théologien franco-allemand Christophe Theobald et un de la sociologue française Danièle Hervieu-Léger.

Après les siècles de la chrétienté médiévale où la puissante institution ecclésiale régissait tous les aspects de la vie sociale et même politique, et après les dernières décennies du pontificat de Pie XII où le catholicisme menait une résistance acharnée à la modernité, l'Église se retrouvait déjà, même dans les pays de vieille chrétienté, en situation minoritaire.

RETOUR À LA MINORITÉ

Pour Rahner, cette situation minoritaire, qu'il appelle une Église de diaspora, loin d'être une catastrophe, est une « *nécessité inhérente à l'histoire du salut* ». L'Église primitive au temps des apôtres était une toute petite minorité au sein du monde païen, appelée à y témoigner du dessein salvifique de Dieu sur tous les hommes et agissant comme une pincée de levain dans la pâte humaine. Nous sommes revenus à la normale, après des siècles où l'institution ecclésiale fut appelée à jouer divers autres rôles au sein de la société des hommes. C'est à cette petite famille de témoins que le Christ a promis d'être présent jusqu'à la fin des siècles.

Rahner était particulièrement critique à l'égard du type de relation entre l'Église et l'État qui s'établissait en Allemagne après la Deuxième Guerre mondiale. Pour lui, aussi longtemps que l'Église restait institutionnellement et théologiquement liée à la culture européenne et occidentale, elle continuerait à se sentir attaquée par le monde issu de la modernité. C'est en se libérant de cette identification qu'elle pourrait réaliser sa mission d'être une Église envoyée à tous les hommes. Ce qui implique une authentique et constante conversion.

Rahner prévoyait déjà qu'une fois que l'Église se serait libérée de son identification avec l'Europe et l'Occident et serait devenue l'Église en mission à toutes les nations, elle connaîtrait les contradictions venant de l'intérieur et non plus seulement de l'extérieur. C'est l'expérience qu'elle fait actuellement sous le pontificat de François, qui l'a fortement appelée à être une Église « *en sortie* », allant vers toutes les périphéries.

UN CHRISTIANISME D'ÉLECTION

Un christianisme de diaspora, selon Rahner, ne sera plus un « *christianisme de recrutement* », mais un « *christianisme d'élection* ». Comme l'écrit Hervieu-Léger, résumant la pensée de Rahner : « *Il sera... un christianisme d'individus autonomes, endossant à titre personnel et volontaire, une identité religieuse qu'ils ne recevront plus comme un héritage, ni de leurs ancêtres, ni de la culture. Le temps d'un catholicisme de masse au sein duquel chacun est intégré avant même d'être capable de poser un acte de foi personnel est révolu.* »

Pour remplir sa mission dans une société globalisée et fragmentée, l'Église ne peut plus prétendre à une position religieusement et culturellement hégémonique. Elle doit être, dans la pâte humaine, la présence d'un très grand nombre de petites cellules ecclésiales réunies entre elles et avec leur pasteur dans une profonde communion et pleines d'amour pour le monde aux périphéries duquel elles sont envoyées.

La conclusion de l'article de 1954 est toujours valide : « *Ne persévère à la longue en diaspora que celui qui croit vraiment à la vie éternelle et aux promesses de Dieu* ». ■

Absence de politique migratoire européenne

DES RAISONS

D'ÊTRE HONTEUSE

Geneviève DAMAS

Écrivaine et dramaturge



© Francesco MANOUAN pour Gallimard

Pour retrouver ses valeurs, l'Europe a besoin d'un projet qui privilégie l'humain. Et c'est à chacun de faire entendre sa voix.

Vacances, rêves et itinérances. Nos passeports européens nous promettent un imaginaire sans limites. Où que nous allions, nous voilà accueillis à bras ouverts. Agences de voyage et sites offrent des *last minute* à des prix défiant toute concurrence. Un clic et nous nous échappons. Un clic et voici le paradis.

Aujourd'hui, après des jours de chaleur écrasante, le ciel nous tombe sur la tête. Déluge sur la Belgique, déluge sur la France, déluge sur la Méditerranée. De l'eau partout. J'ouvre le journal. En première page, on annonce la disparition de cent cinquante migrants au large des côtes libyennes, faisant monter le nombre des victimes depuis le début de l'année à cinq cent septante-six. Ironie du sort, trois jours auparavant, le Haut-Commissaire de l'ONU s'inquiétait auprès du président Macron de la diminution des capacités de sauvetage en Méditerranée : les bateaux humanitaires sont entravés dans leur action et les navires européens retirés de l'opération Sophia. Ce sont deux navires de pêche qui se trouvaient à proximité de la zone qui sont intervenus pour sauver ceux qu'ils ont pu et les ramener sur les côtes libyennes.

DÉTENTION INHUMAINE

S'ils sont sains et saufs, les survivants ne sont malheureusement pas au bout de leur peine, il est à craindre qu'ils rejoignent les milliers de migrants enfermés en Libye dans les prisons financées par l'Europe. Une détention dans des conditions épouvantables, pour une durée indéterminée, sans procès ni assistance judiciaire. Des hommes, des femmes, des femmes enceintes, des enfants, des bébés.

Certains jours, je suis honteuse. Honteuse de faire partie de cette Europe donneuse de leçons. Hon-

teuse de cette Europe qui se dit démocratique. Honteuse de cette Europe qui montre que hors de son sol, après elle, le déluge. Honteuse de cette Europe qui ne défend jamais aussi bien les droits de l'homme que lorsque ses intérêts économiques sont en jeu. Honteuse de dizaines d'années de politique étrange menée par nos pays. Honteuse.

La question migratoire est le plus gros enjeu humanitaire du siècle. Nous ne la résoudrons pas en sous-traitant nos obligations à des régimes douteux ni en muselant les citoyens à coup de menace, de terreur, de perspective de délation. Cela peut faire illusion un temps, mais ne construit rien, au contraire. Tout finit par se payer un jour. Ce qui maintient une communauté ensemble, c'est un projet.

VAINCRE LES PEURS

Projet interne. Projet externe, à l'échelle du monde. Nous ne pouvons en faire l'économie. Il est urgent de nous définir, nous Européens, autrement que comme consommateurs d'êtres, de planète et d'objets, mais de choisir les valeurs que nous voulons défendre au niveau international. N'y aurait-il pas autre chose ? Un monde à inventer ? Une terre où l'humain est une valeur inestimable ? Ce n'est pas qu'une affaire de politiques.

C'est aussi la nôtre. Les dirigeants européens qui mènent des politiques éminemment restrictives en matière de migration ont été démocratiquement élus sans faire mystère de leur programme. Une majorité d'entre nous leur donne leurs voix. Par peur, le plus souvent. Peur du changement, peur de perdre des avantages confortables. Mais n'ont-ils pas un goût amer, ces avantages, quand on pense à ces milliers de vies humaines perdues ?

Pour ceux dont la voix n'a pas été entendue, il reste essentiel de redoubler de vigilance, de retrousser nos manches, revendiquer, pétitionner, marcher, hurler, consommer équitable, accueillir, héberger, partager, refuser ce qui nous semble injuste.

En 1849, Henry David Thoreau, crée un concept merveilleux, celui de *désobéissance civile*. Face à une loi inique, l'être humain, parce qu'humain, peut refuser de s'en rendre complice par son refus pacifique à s'y soumettre. À terme, cette résistance peut mettre en péril un état entier. On l'a vu en Inde et en Afrique du Sud. Privilégions l'humain. Cessons d'avoir peur. Et, s'il le faut, désobéissons ! ■



Face aux immenses avancées techniques actuelles, l'avenir de l'humanité est de plus en plus incertain et inquiétant. De nombreux philosophes se penchent sur cette question cruciale qui en soulève bien d'autres, comme la place réservée à la personne ou la dangereuse toute-puissance des géants d'internet.

FUTUR.

Éviter à la fois une diabolisation des techniques et une croyance aveugle dans le potentiel scientifique.

Transhumanismes, robotique, intelligence artificielle

PROGRÈS TECHNOLOGIQUES : OÙ RESTERA L'HUMAIN ?

Jacques BRIARD

L'humain a toujours dû s'adapter aux évolutions techniques, provoquant, non sans conflits, des changements en profondeur de la société. À présent, celle-ci est par exemple confrontée à plus de mille six cents inventions qui, découplant des programmes spatiaux, ont abouti dans les téléphones portables, les ordinateurs, le GPS, en médecine, etc. Et l'arrivée des robots bouleverse bien des domaines. On fait de plus en plus difficilement la distinction entre de « simples » progrès techniques et les nouveautés plus radicales. D'autant plus que robotisation, digitalisation et numérisation sont des termes finalement fort proches. Ouvrages et émissions se multiplient pour parler de rêves, de cerveau connecté, d'intelligence artificielle, de l'Homme élargi, de transhumanisme ou encore de post-humanisme.

DÉCIDEUR FINAL

« *Transhumanisme : tentative d'accomplir la fantaisie du Surhomme de Nietzsche grâce au progrès technologique.* » Cette définition figure dans le glossaire du livre du philosophe allemand Markus Gabriel, *Pourquoi la pensée humaine EST inégalable*, avec, comme sous-titre : « *La philosophie met l'intelligence artificielle au défi* ». Bien d'autres contributions témoignent de la volonté de conserver l'Homme à sa place, avec ses solidités et ses faiblesses. Il doit rester le décideur final, selon des impératifs reconnus comme indispensables à l'agir humain repris notamment dans la règle d'or « *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse* », partagée par toutes les grandes philosophies et religions.

Docteur en philosophie de l'UCLouvain et titulaire de la chaire Éthique et Transhumanisme à l'Université catholique de Lille, David Doat est le coauteur de *Transhumanisme : quel avenir pour l'humanité ?* notamment présenté aux *Baptisé-e-s en marche* de Belgique francophone. Lucide, mais moins critique qu'Olivier Rey, auteur de *Leurre et malheur du transhumanisme*, David Doat a le mérite de détailler les idées centrales et les principaux acteurs de ce courant de pensée, à partir de ses antécédents et débuts confidentiels qui remontent aux années 1990 en Californie. Convaincu que les discours sur ce mouvement doivent être nuancés et argumentés, il parle plutôt des transhumanismes.

VASTE NÉBULEUSE

Pour David Doat, le transhumanisme apparaît comme une vaste nébuleuse du fait de la diversité de ses acteurs, de la pluralité des motivations et des discours de forme et de langage différents de ceux portés par des intérêts divers d'ordre culturel, commercial ou politique. Pour lui, on ne saurait ainsi, sans simplisme ni erreur d'analyse, confondre les

divers transhumanismes oxfordien, « technoprogessiste » ou « singulartarien ». La réalité des transhumanismes tient à la fois dans les projets qui s'en revendiquent et dans les avancées techno-scientifiques qu'ils colonisent pour en faire leurs terrains de jeu et d'expérimentation : l'intelligence artificielle, la robotique, le génie générique, etc.

De plus, comme responsable des Foyers de l'Arche en Belgique, David Doat est, dans son approche des transhumanismes, très sensible à la place à réserver à toute personne humaine, quelle qu'elle soit. Aussi insiste-t-il sur la vulnérabilité humaine et sur l'importance de la réalité de l'humain comme être de relation.

« Il faut lutter contre la prétention qu'ont des individus et des groupes de dicter ce qui doit être réalisé au nom d'une certaine vision du progrès. »

NI DIABOLISATION, NI CROYANCE AVEUGLE

Avec le philosophe et sociologue Joseph Pirson, David Doat a animé une récente rencontre sur les transhumanismes réunissant des prêtres et des laïcs du diocèse de Namur-Luxembourg. Joseph Pirson relève que « *David Doat permet de sortir de ce que le philosophe français Paul Ricoeur nommait "le mythe du simple"*. Éviter à la fois une diabolisation des techniques et une sorte de croyance aveugle dans le potentiel technologique qui permettrait de répondre aux différents enjeux de société. Mais une telle démarche amène à ne pas isoler la réflexion sur les courants philosophiques liés à la possession et à l'exploitation des technosciences d'une analyse critique des liens entre maîtrise technologique et pouvoirs économiques et financiers. »

« *Ainsi, poursuit Joseph Pirson, il n'est pas neutre que certains courants transhumanistes soient liés à des responsables de grandes firmes, dont Elon Musk, propriétaire de Tesla, mais aussi de Neuralink, spécialisée dans le développement des neuro-technologies.* » Pour lui, afin de permettre le vivre ensemble, il faut lutter contre la prétention qu'ont des individus et des groupes de dicter ce qui doit être réalisé au nom d'une certaine vision du progrès. Et résister aux centres de décisions liés à la possession des nouvelles technologies de l'information et de la communication par les puissantes entreprises de l'internet que sont les GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft).

Comme l'a fait la Commission Justice et Paix de Belgique francophone, Joseph Pirson souligne aussi l'impériosité de dénoncer les enjeux cachés et les systèmes de pouvoir à

l'œuvre derrière la course à la possession et à l'utilisation des nouvelles technologies. « *Il ne s'agit pas de parler de grand complot ou de retour au passé*, dit-il. *Mais bien de prendre le temps de poser en société le cadre de discussion et d'évaluation des technologies les plus sophistiquées. Notamment leurs coûts énergétiques et aussi, par exemple, les conditions d'extraction des minerais rares, en Afrique et en Amérique latine. Conditions qui sont souvent inhumaines, en particulier pour les femmes et enfants en République Démocratique du Congo et au Pérou.* »

VERS DES JUGES ROBOTS ?

La technique n'est pas la panacée universelle. Dans *Le bonheur était pour demain. Les rêveries d'un ingénieur solitaire*, Philippe Bihoux pointe les dangers et l'irréalisme de toutes les promesses de réparations du monde qu'elle promet. Il se met ensuite

à rêver, et à inviter à rêver à ce qui serait réellement envisageable pour que la vie reste possible et heureuse sur Terre.

Parmi les domaines confrontés à l'arrivée des robots et du numé-

rique figure notamment la justice, comme le développe Adrien Van Den Branden dans son essai *Les robots à l'assaut de la justice. L'intelligence artificielle au service de la justice*. Mais elle est loin d'en avoir tous les moyens. En effet, tout en utilisant déjà certaines applications mo-

dermes, elle ne parvient pas à répondre à toutes les attentes des citoyens du XXI^e siècle désormais habitués à bénéficier d'un service en ligne, de bonne qualité, rapide et abordable financièrement.

L'intelligence artificielle peut d'abord permettre au législateur de mettre en ligne les sources du droit et de les coordonner. Et malgré ses moyens limités, les services de la justice s'engagent dans la mise en ligne de toutes les décisions judiciaires et de la doctrine. Mais il faudra garantir la digitalisation des procédures, et notamment celle du dépôt des conclusions des procès, pour veiller au respect des libertés individuelles. Sans doute le juge humain peut-il être aidé par des logiciels, des systèmes qui allègent l'aspect quantitatif de son travail et objectivent sa décision. Mais des études scientifiques admettent que la procédure systématique pour résoudre un problème peut se révéler injuste dans certains cas. Des garanties devront donc être mises en place afin de vérifier la fiabilité des machines utilisées pour rendre la justice et un recours au juge humain devra être garanti à tout justiciable. ■

David DOAT et Franck DAMOUR, *Transhumanisme : quel avenir pour l'humanité ?* Paris, Éditions Le Cavalier Bleu, 2018. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.

Philippe BIHOUX, *Le bonheur était pour demain. Les rêveries d'un ingénieur solitaire*, Paris, Seuil, 2019. Prix : 19€. Via *L'appel* : -5% = 18,85€.

Adrien VAN DEN BRANDEN, *Les robots à l'assaut de la justice. L'intelligence artificielle au service de la justice*, Bruxelles, Bruylant Éditions, 2019. Prix : 30€. Via *L'appel* : -5% = 28,50€.

Charles DELHEZ, *Où allons-nous ? De la modernité au transhumanisme*, Namur, Éditions Fidélité-Salvator, 2018. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.

« Des garanties devront être mises en place pour vérifier les machines utilisées pour rendre la justice. »

DES ROBOTS TUEURS ANONYMES

L'Iran a annoncé, jeudi 20 juin, avoir abattu un drone espion américain qui survolait ses eaux territoriales dans le détroit d'Ormuz. Par Twitter, Trump a démenti, avant d'affirmer avoir stoppé en dernière minute les représailles qu'il avait ordonnées, pour éviter la trop grande perte de vies humaines. Un mois plus tard, ce sont les Américains qui annoncent avoir abattu un drone iranien. Démenti des Iraniens. Comment en apporter la preuve ? On n'a récupéré ni l'appareil ni forcément le pilote puisqu'il n'y en a pas ! Ces drones sont téléguidés par un opérateur situé parfois très loin du terrain des opérations. Ils peuvent aussi être armés et intervenir directement pour tuer, comme cela a été le cas en Somalie, en Libye, au Pakistan dans le cadre de la « guerre contre le terrorisme ».

Les armées investissent dans ce type d'armement car les systèmes de combat téléopéré ne mettent pas en danger la vie d'un combattant assaillant. Dominique Lambert, physicien et philosophe à l'Université de Namur, et expert en ce domaine, le souligne : « *Aujourd'hui, l'opinion publique occidentale est de plus en plus sensible à la perte de ses soldats. Et l'exigence d'une opération "sans victime", du moins de son côté, est devenue quasi-impérative.* » Cependant, ces systèmes manquent parfois de précision et ne sont pas efficaces dans toutes les situations. C'est pourquoi la recherche se poursuit pour doter ces robots armés d'une intelligence artificielle qui leur donnerait une plus grande autonomie dans la prise de décisions. Jusqu'à une autonomie totale ?

Effectivement, on se retrouve devant « *toute une série de systèmes qui vont des robots téléguidés aux robots qui pourraient se passer totalement d'humain pour exécuter des missions militaires. En passant par des systèmes dont certains comportements ou fonctions sont partiellement automatisés.* » Un robot pourrait être amené à identifier lui-même des cibles potentiellement dangereuses et à les éliminer sans intervention d'un humain. Ce qui n'est pas sans poser des questions sur la responsabilité éthique.

Pour Dominique Lambert, ce qui est important, « *c'est l'existence ou l'absence de médiations humaines lors d'opérations mettant en jeu la vie ou la mort de personnes et la destruction de biens qui leur sont indispensables.* »

Le lien entre la personne humaine consciente et responsable et les effets des technologies mises en œuvre est crucial. L'humain doit rester maître de la situation et de l'action. Difficile d'imaginer en effet qu'un robot tueur accusé de crime de guerre puisse être poursuivi par un tribunal pénal international.

Depuis 2014, le développement et l'usage des SALAs (systèmes d'armes létales autonomes) dans des opérations militaires font l'objet de débats au niveau de l'ONU à Genève. Une quarantaine de pays ont signé un engagement pour leur interdiction. D'autres, comme les États-Unis, la Russie, la Corée du Sud et Israël y sont farouchement opposés. (Th.T.)

La griffe de Cécile Bertrand

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE
C'EST L'HUMAIN QUI L'A CRÉÉE



cecile bertrand

INDICES

PRIMÉS.

Les avocats européens qui ont défendu les droits des migrants et réfugiés sur l'île de Lesbos (Grèce) ont reçu le prix de Pax Christi International, le mouvement catholique pour la paix.

TRANSFORMÉE.

La cathédrale médiévale de Rochester (Grande-Bretagne) a, au cours du mois d'août, transformé sa nef en un parcours de mini-golf à neuf trous. Cette nouvelle activité peu religieuse a attiré 80% de visiteurs en plus dans l'édifice.



CONDAMNÉ.

Début juillet, l'ancien aumônier scout de Lyon Bernard Preynat a été reconnu coupable d'abus sexuels commis dans les années 1970-80 et a été renvoyé de l'état clérical par un tribunal ecclésiastique. Au même moment, le cardinal Barbarin faisait appel de sa condamnation par la justice civile pour non-dénonciation.

UNIS.

Les chefs des Églises de Jérusalem ont prié ensemble non loin de la Porte de Jaffa, en protestation contre la décision de la Cour suprême d'Israël de rejeter l'appel du patriarche orthodoxe grec s'opposant à la vente de trois de ses propriétés à un groupe lié à la colonisation.

DÉCROCHÉ.

Présent depuis 1936 au centre de la salle des débats parlementaires de l'Assemblée nationale du Québec, le crucifix a été récemment décroché, conformément à la loi sur la laïcité de l'État.



PAUL TIHON.
Un avis décapant sur le clergé et l'Église.

« **L**e cléricisme me semble être une des composantes déterminantes du mauvais fonctionnement de la curie à Rome que le pape a été chargé par le conclave de réformer. Il est un système global qui a permis à l'Église de mettre en place des mécanismes qui rendent très difficile l'annonce de l'évangile à la société en changement rapide et mondialisée. Pendant des siècles, elle a vécu dans un état politique où elle était la religion dominante. Elle ne parvient pas à se mettre en phase avec les changements d'aujourd'hui parce que le cléricisme est ce qui permet de maintenir le système en l'état. En effet, ce qui était un mouvement annonciateur d'une nouvelle manière de voir l'existence humaine, en particulier parce que la manière de voir le visage de Dieu était radicalement différente, s'est cristallisé en quelque chose de presque inchangeable. »

LE POUVOIR DU CLERGÉ

Ces réflexions, Paul Tihon, né à Schaerbeek en 1930, n'a cessé de les développer, notamment dans son essai, *Pour libérer l'Évangile* (Le Cerf, 2009). Entré en 1948 dans la Compagnie de Jésus, où il est ordonné prêtre, il suit un doctorat en théologie à Rome avant d'enseigner la théologie à l'Institut d'Études Théologiques et à l'Institut International de Pastorale et de Catéchèse Lumen Vitae à Bruxelles. Il est également chargé du cours de Science Religieuse aux Facultés Universitaires Saint Louis. De 1994 à 2002, il est conseiller théologique du Conseil Interdiocésain des Laïcs (CIL), coordination de l'ensemble des catholiques organisés en Belgique francophone.

La question du pouvoir dans l'Église est l'un de ses sujets d'étude. « *Le clergé - 0,01% des baptisés - est une caste qui s'est auto-proclamée sacrée, et même par révélation de droit divin - ce qui est totalement imbuvable au niveau théologique. Un des plus grands maux de l'Église est la proclamation par l'empereur Constantin, dans l'édit de 313, de la foi catholique comme celle de l'État. Du coup, les autres religions sont disqualifiées et même persécutées. Cela introduit, dans*

la dynamique de l'Église, quelque chose qui est de l'ordre de l'intouchable. »

« *Avec le clergé, on se trouve dans une situation de pouvoir tout à fait exceptionnelle. Et dans l'évangile, le pouvoir est la grande tentation. Quand on l'a, on s'y accroche, quitte à modifier les règles du jeu pour le conserver. L'Église fonctionne dès lors comme un mini-État parmi les plus centralisés sur la planète. Toute décision importante suppose au minimum le feu vert du département romain correspondant, de préférence avec l'approbation du pape. Tout cela accrédite quelque part que le prêtre est intouchable. S'attaquer à un prêtre est de l'ordre du sacrilège. »*

LE CÉLIBAT IMPOSÉ

Le scandale des abus sexuels interroge aussi Paul Tihon. Outre le cléricisme et le pouvoir presque sacré, quelles autres raisons peuvent-elles l'expliquer ? « *Le célibat ecclésiastique peut en être une. Imposé à partir du Moyen-âge, il n'a jamais été respecté très strictement. Il suffit de se référer à l'histoire de la chrétienté au niveau des papes pendant la Renaissance italienne. C'était aussi une période où l'homosexualité était largement tolérée. Interdire toute activité sexuelle est une erreur, alors que c'est un élément fondamental de la psychologie humaine et de la croissance jusqu'à une sorte de maturité. Mais l'Église n'a jamais vraiment essayé de comprendre la sexualité. »*

Pourquoi cette loi du silence ? Comment se fait-il que l'Église semble avoir privilégié la défense de l'institution plutôt que l'écoute des victimes et de leurs souffrances ? « *On a com-*

« L'Église ne parvient pas à se mettre en phase avec les changements d'aujourd'hui parce que le cléricisme est ce qui permet de maintenir le système en l'état. »

Un théologien interroge l'Église

« LE SACRÉ EST TOTALEMENT ABSENT DE L'ÉVANGILE »

Propos recueillis par Paul FRANCK

Au cours de son parcours théologique, le théologien jésuite belge Paul Tihon a toujours été interpellé par les rapports entre l'Église et la société. Il considère le cléricisme comme un frein pour l'adaptation de l'une à l'autre. Et comme une clé d'interprétation des abus sexuels dans l'Église.

paré cette loi du silence à l'omerta qui est de règle dans la mafia, note Paul Tihon. Il peut y avoir des règlements de compte, mais cela reste entre nous. Ce que j'ai essayé de mettre en lumière permet de comprendre que l'ensemble des pouvoirs concentrés sur le clergé ne peut que produire un effet de caste. Combien de victimes n'osent pas porter plainte ? Dénoncer à la justice serait faire mal à un système que, par ailleurs, on respecte. Une fois les choses dévoilées au grand jour, combien d'évêques, y compris des hommes personnellement irréprochables, ont dû reconnaître qu'ils ont couvert plus ou moins facilement des crimes pour éviter un scandale ? »

ACCORD TACITE

« Le temps n'est pas si lointain où existait un accord tacite entre juges et évêques. En cas de délit avéré, l'évêque sanctionnait (éloignement, interdiction de s'occuper des enfants, à la limite réclusion dans un monastère...) et les juges se contentaient de cette sanc-

tion pour éviter les remous. Ce silence est aussi dû au machisme, qui n'existe pas que dans l'Église, mais où la femme et l'enfant n'ont pas une grande importance dans la vie de la société. Ce pouvoir intouchable a aussi certainement joué dans l'abus de religieuses, parfois victimes de leur conseiller spirituel qui essayait de les convaincre du bien-fondé de ses pratiques. De même pour les enfants, souvent invités par quelqu'un qui les écoutait de façon gentille. Il est aussi choquant de constater qu'une supérieure religieuse mettait à la disposition de son évêque des jeunes religieuses. »

Ces situations difficiles et perturbantes laissent des traces très profondes. Beaucoup de victimes pensent et ressentent qu'elles n'ont pas été vraiment entendues. Est-il possible de leur demander de pardonner ? « Si des gens bien intentionnés le leur demandent, c'est une fausse idée du pardon, répond le père Tihon. Car il ne peut y avoir pardon que si s'en manifeste une réelle demande de la part de l'auteur. En

d'autres mots, qu'il y ait une conscience réelle du mal qui a été fait. Si le coupable considère que ce qu'il a fait est normal, le pardon n'a aucun sens. Il faut combattre le mal par tous les moyens possibles. C'est pourquoi on parle de tolérance zéro. »

« Non seulement le pape, mais aussi des évêques ont pris des mesures allant dans ce sens. Certains, aujourd'hui, utilisent l'expression pédo-criminalité. C'est beaucoup plus difficile d'avoir cette position dans des pays où l'autorité reste encore très fortement sacralisée. Ce que l'on peut espérer, c'est qu'il y ait une conversion, une prise de conscience réelle du mal qui a été fait. Un pardon, c'est ce qui restaure une relation. Dire simplement "je leur pardonne" n'a aucun sens. » ■

Le texte intégral de Paul Tihon, « Vous avez dit cléricisme », est disponible dans la rubrique *Les plus de l'Appel* sur www.magazine-appel.be

INDICES

ILLÉGAUX.

Au Nigéria, des églises peuvent célébrer des mariages valides aux yeux de la loi si elles sont reconnues par l'État. Mais la réglementation vient de changer. Le nombre d'églises actuellement en règle est tellement bas que la plupart des mariages sont désormais non valides.

MARKÉTÉ.

La chaîne de fast-food de poulet Chick-Fil-A a le vent en poupe aux USA, en raison des « valeurs chrétiennes » qu'elle promeut. Ses propriétaires ont notamment soutenu des campagnes contre le same-sex mariage.



ANTISÉMITE.

Des textes antisémites sont-ils proposés dans l'église Ste-Catherine à Bruxelles ? C'est ce qu'affirme le blogueur Marcel Sel. Un document y ferait référence à un vol d'hosties perpétré par des juifs dans l'édifice en 1370, suivi d'un miracle ; les hosties, transpercées dans une synagogue, auraient laissé suinter du sang. Un livre consacré à cet événement serait aussi en vente dans la boutique de l'église.

COPIÉS.

Inspirée par le Vatican, Jérusalem et La Mecque, l'Église russe veut créer un « Vatican orthodoxe » à Serguiev Posad (70 km de Moscou). Impulsé en 2017 par le ministère du Logement et le patriarcat de Moscou, le programme de 2 milliards d'euros vise à faire de cette ville de 100 000 habitants le cœur battant de l'Église russe.

Abdallah Al Serkal

OUVRIR LES PORTES, ÉLARGIR LES ESPRITS

Frédéric ANTOINE

En février, le pape François accomplissait un voyage historique aux Émirats arabes unis et célébrait une messe devant 170 000 personnes, confirmant que, dans cet État, existe une certaine liberté pour les cultes autres que l'islam. Avec 85% de population d'origine étrangère, ce pays se doit d'encourager le dialogue interculturel et religieux. Abdallah Al Serkal en est un des promoteurs.

Au détour d'une ruelle du quartier Al Fahidi, le centre historique de Bur Dubaï, un Émirati en habit traditionnel se repose accoudé sur un banc. Au visiteur, il sourit aimablement, l'invitant à pénétrer dans la maison voisine, dotée d'une imposante « tour des vents » qui en assure la fraîcheur. À l'intérieur, une verrière recouvre une large cour bordée de colonnades blanches. Parsemé de bancs et de coussins, le lieu fait aujourd'hui office de salle de réception pour les visiteurs du SMCCU, le Sheick Mohammed Centre for Cultural Understanding.

Ce endroit peu ordinaire dans cette cité de la démesure a été créé il y a vingt ans par l'Émirati assis sur son banc, croisé à l'entrée de la maison : Abdallah bin Eisa Al Serkal. Un businessman hors du commun qui, au fil de sa vie, a fini par se fixer pour objectif d'établir un dialogue entre les cultures. D'où le nom de son Centre, dédié à la « compréhension culturelle », et le slogan qui l'accompagne : « *Open doors, open minds* » (Portes ouvertes, esprits ouverts).

Faire comprendre comme tous les Émiratis, les ancêtres d'Abdallah Al Serkal étaient des hommes du désert. En 1947, son grand-père devient représentant de Dubaï auprès des Anglais, qui occupent alors la région. À ce titre, il est chargé d'introduire l'électricité et les télécommunications dans l'émirat. Il se lancera ensuite dans le commerce comme unique importateur de pneus Bridgestone dans la région. Le père d'Abdallah, puis lui-même et ses frères, développeront leurs activités dans l'immobilier, l'industrie et l'ingénierie, notamment les transports, le recyclage et les secteurs innovants.

UN PEUPLE, UNE CULTURE

Même s'il ne cesse de demander d'excuser la pauvreté de son anglais, Abdallah Al Serkal le parle parfaitement. Et pour cause : c'est à Los Angeles qu'il a étudié l'administration des affaires et le marketing.

Il connaît donc parfaitement deux univers : celui de l'Occident, et celui de ses ancêtres. Aussi les questions culturelles n'ont-elles jamais quitté ses préoccupations. Avec sa famille, il transformera ainsi un ancien secteur industriel de Dubaï en quartier des cultures, avec de nombreux espaces artistiques et des lieux d'exposition. « *Une fois ma vie professionnelle lancée, je voulais redonner quelque chose à mon pays*, explique-t-il. *Dubaï, ce n'est pas seulement des bâtiments, des infrastructures, les plus hautes tours et*

les plus beaux complexes hôteliers. C'est aussi un peuple, une culture. »

L'émirat étant un lieu où migrent et vivent des ressortissants du monde entier, et la région ayant choisi de miser sur le tourisme, il fonde, en 1998, un Centre afin de sensibiliser les étrangers à la culture et aux traditions des Émirats. Il a alors une imposante allure de businessman des sables, de grosses lunettes, et un air un peu intimidant. Aujourd'hui, à plus de cinquante ans, il dirige toujours son Centre. Mais l'âge a adouci le personnage et sa physionomie. Et il exerce désormais une séduction certaine sur ceux qu'il rencontre. Ce qui lui permet d'atteindre aisément l'objectif de sa fondation : casser les a priori et abattre les barrières que peut inspirer la manière d'être et de vivre dans cet émirat.

PAS DE TABOU

À l'origine, l'idée était simplement de présenter la culture locale, la nourriture, les vêtements, la religion. « *Dire qui nous sommes* », résume-t-il. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait pouvoir dialoguer avec les visiteurs. « *Cet endroit ne pouvait pas se limiter à être un lieu de réunion ou de congrès. Ici, personne ne doit avoir peur de demander quelque chose.* » Abdallah adopte alors un principe simple : au SMCCU, aucun sujet n'est rejeté ou interdit. Toutes les questions sont permises. Et, afin que cet échange se déroule de manière conviviale, il imagine de l'organiser autour d'un repas dans la salle de la tour des vents.

Les convives s'assoient sur les coussins, Abdallah les accueille, leur présente les mets à déguster puis évoque rapidement son pays. Ensuite, entre les plats, les échanges sont libres. L'hôte apporte des explications, et parfois justifie une « tradition locale » qui paraît peu (ou pas) compréhensible ou acceptable pour un Occidental. La gandoura blanche que portent les hommes ? Elle n'a rien de religieux. « *Même les étrangers peuvent s'en vêtir. Elle est bien pratique, notamment lors des tempêtes de sable.* » Ce qu'on a sous la gandoura ? Un T-shirt, un boxer ou un short, tout simplement. L'abaya, la robe noire couvrante des femmes ? Ce n'est pas la religion qui l'impose. « *Ma grand-mère ne s'habillait pas ainsi ! Cette mode est venue d'Iran et d'Irak. Mais vous seriez surpris de voir ce qu'elles portent dessous.* » Les femmes au gouvernement ? Elles y seront ici prochainement majoritaires. La polygamie ? Oui, l'islam la permet. « *Mon grand-père avait plusieurs épouses. Mais c'est devenu très rare, car la religion impose d'accorder à toutes le même traitement. Sinon, on est pêcheur. C'est donc difficile. En pratique, je conseillerais de ne pas en avoir deux.* » Un parler vrai d'où, bien sûr, n'est pas absente l'intention de positiver une image parfois écornée, à tort ou à raison.

ÊTRE DE SON TEMPS

Les demandes affluant, le SMCCU ne se contente plus aujourd'hui de proposer des rencontres sur le temps de midi, mais en organise aux heures des différents repas de la journée. Et affiche complet. Dans cette région, où les lieux de culte musulmans sont généralement interdits aux non-croyants, Abdallah a aussi obtenu de pouvoir organiser pour eux des visites guidées de la grande mosquée de la Jumeirah, une fois par jour, sauf le vendredi. C'est ainsi que le dialogue progresse.

Même si, à l'instar de nombreux Émiratis, Abdallah Al Serkal doit sa richesse au progrès et à l'or noir, il ne cache pas une certaine nostalgie vis-à-vis du temps d'avant, quand la famille élargie vivait en symbiose dans le même domaine. Mais on ne peut s'opposer à ce que le monde évolue, ainsi qu'à la modernité. « *J'ai vu les dunes disparaître sous les constructions, et la vie devenir de plus en plus sophistiquée. Quand je regarde des photos d'avant, je pleure. Mais je suis heureux d'avoir vu les choses changer.* » La vie ne peut rester immuable. Il faut, de même, lire la religion en tenant compte de son temps. « *Si Abraham, ou Moïse, revenait aujourd'hui, croyez-vous qu'il porterait un turban, et garderait des chèvres ? Il serait PDG d'une grande compagnie, posséderait un coffee shop, ou serait commerçant. Ses enfants mangeraient des pop-corn et il rêverait que son fils soit ingénieur. Pas qu'il porte une longue barbe...* » ■

(Rencontre rendue possible grâce à MSC Croisières Belgique).

**Aujourd'hui,
Moïse serait
le PDG d'une
grande
compagnie,
et ses enfants
mangeraient
des pop-
corn...**



RIEN À VENDRE.

Une manufacture où l'on regarde et donne de la signification à ce que l'on voit.

Quelques maisons dans une rue tranquille d'un village du Brabant Wallon. Une simple enseigne apposée à la porte de l'une d'elles indique : *Grande Droguerie Poétique*. Pas d'horaires d'ouverture, ni autres renseignements. Coup de sonnette. Des pas dans le vestibule. La porte s'ouvre sur le sourire d'un homme accueillant. Dominique Maes est le « Président Directeur Généreux » de la manufacture de la Grande Droguerie Poétique. « *Entrez, vous êtes ici chez vous !* », lance-t-il.

FAIRE POUR PENSER

À l'intérieur, une table à dessin occupe presque toute la place. Au mur, des illustrations, des ébauches de dessins, des cartes postales, des post-it, des textes affichés. Un véritable atelier, une sorte de laboratoire d'idées où les cornues et les alambics seraient des crayons, du papier, un ordinateur et un appareil photo. « *Je tiens beaucoup à ce terme de "manufacture", car cela représente la pensée incarnée dans l'acte de faire, explique "l'imagier-droguiste". Il s'agit aussi d'un lieu où l'on fabrique quelque chose. La pensée n'est pas sublime ou éthérée, elle doit s'incarner dans une pratique et un savoir-faire. C'est vraiment en faisant que l'on pense.* »

Dans la pièce d'à côté, des dizaines de pots, de fioles et de bocaux. Tous vides et soigneusement étiquetés. « *Le pot est vide. C'est à celui qui le découvre de le remplir de tout ce qu'il peut lui raconter, en fonction de l'étiquette et de ce qu'elle fait résonner en lui. Chaque pot raconte ainsi une histoire en suscitant une rencontre. D'ailleurs, quand je présente certains pots, je raconte aussi parfois l'histoire que les gens y ont déposée au fil du temps.* »

On découvre ainsi un tout petit vaporisateur étiqueté « *Petite dose d'amour* », une énorme bouteille qui se présente comme « *La réserve d'enthousiasme* », un flacon de couleur brune portant comme mention « *Petit dissolvant de racisme ordinaire* ». Chaque contenant est nommé et répertorié grâce à une superbe

étiquette illustrée. Mélange de textes, d'image et d'un objet porteur de sa propre histoire, qui va à la rencontre du spectateur et de son vécu.

NE PAS SE LAISSER ACHETER

Peut-on acquérir ces œuvres pour les emporter avec soi ? « *Non*, répond illico Dominique Maes. *Ici, on ne vend rien, pour ne pas nous faire acheter. On ne donne rien non plus, si ce n'est à regarder et à donner sens à ce que l'on voit, à ce que l'on vit.* » Ne rien vendre est un principe de base de cette manufacture née, chez son créateur, d'une exaspération des lois de la rentabilité. Les pots doivent être absolument vides et les étiquettes posséder un côté graphique précis, riches d'une typographie immuable et reconnaissable. Enfin, tout doit être réalisé à la main et en un seul exemplaire. « *Sauf la fiole contenant « Une idée fixe ». Car là, la répétition prend tout son sens, évidemment* », précise le maître des lieux en souriant.

Mais si la *Grande Droguerie Poétique* ne vend rien, Dominique Maes tient à partager son savoir-faire avec le plus grand nombre en se rendant dans les écoles, les bibliothèques. Il fait aussi les marchés pour aller à la rencontre des gens. « *Ce côté camelot me plaît beaucoup. L'art suprême, pour moi, est la conversation. Mais si je parle beaucoup, j'écoute tout autant. C'est un échange permanent de choses sublimes et profondes qui souvent me laisse sans voix.* »

Ce jour-là, notre droguiste poétique se retrouve dans une école primaire de la région. Il y est venu une première fois présenter ses produits. Les enfants ont été fascinés par tout ce qu'il était possible de mettre en pot. Ils ont rêvé à tous ces objets qui peuvent les aider à vivre et qu'ils possèdent déjà sans le savoir. Ils se sont raconté des tas d'histoires, certaines banales, d'autres plus intimes. Chacun a été attentif et respectueux. Tous ont bien compris combien ce mélange d'objets, de mots et d'images peut résonner en soi lorsqu'on prend le temps de lui prêter attention.

Un pied de nez aux lois du capitalisme

DES FLACONS VIDES PLEIN DE SENS

Christian MERVILLE

Depuis plus de douze ans, Dominique Maes anime *La Grande Droguerie Poétique*, le premier magasin de produits imaginaires. On n'y vend rien. C'est un lieu de création, de débats poétiques et philosophiques.

LA FORCE DES BÊTISES

Aujourd'hui, dans un deuxième temps, chacun est invité à remplir son flacon de produit poétique. Les récipients récoltés s'entassent sur l'appui de fenêtre. Les enfants ont hâte de se mettre au travail, les idées fusent déjà. D'imagier, Dominique Maes s'est transformé en animateur de cet « atelier détaché » de sa manufacture. Il distribue des bons de commande vierges en bonne et due forme. « *C'est pour vos essais. Notez tout, même les bêtises. Je crois très fort dans la force des bêtises, ce sont des points de départ extraordinaires.* » Il attribue aux enfants un papier de belle qualité, persuadé que ce qu'ils vont réaliser est digne de grand intérêt. Et puis, quel plaisir de pouvoir toucher un papier agréable, d'utiliser de belles couleurs qui s'étendent bien et de choisir les plus jolis flacons en écoutant ce qu'ils racontent d'eux, tout en leur donnant une nouvelle vie.

L'étiquette réalisée est apposée avec une colle spéciale. Dominique Maes accom-

pagne chaque œuvre d'un commentaire et exprime toute son admiration en passant du mode sérieux au sourire, recourant à des mots d'encouragement quand la réalisation est plus laborieuse « *Il faut souvent libérer les craintes liées à tant de choses, comme le regard de l'autre ou son propre regard sur ce que l'on réalise.* »

La classe est transformée en une succursale temporaire de la *Grande Droguerie Poétique* avec des pots exposés étiquetés « *Réserve d'idées* », « *Huile d'espoir* », « *Pom-made d'affection* », « *Zeste de consolement* » et tant d'autres mots aussi profonds.

Une droguerie est aussi un endroit où l'on vient chercher des ingrédients pour réaliser soi-même des produits que l'on pourrait trouver ailleurs, plus chers et tout faits, comme de la lessive, du brou de noix pour dessiner et divers onguents de bien-être. « *C'est bien ça, le message de la Grande Droguerie : faites-le vous-mêmes ! Moi, je mets simplement les ingrédients en évidence.* »

EN EXPOSITION

Alors, à quand un musée qui rassemblerait tout ce qui est disponible dans cette droguerie pas comme les autres ? « *L'idée me plaît, mais alors un musée vivant.* » Car elle a déjà été exposée, et pas n'importe où : au musée Magritte, à côté d'œuvres réalisées par des participants à des ateliers d'écriture du quartier des Marolles. « *C'est bien aussi que mes petits pots fassent en sorte que des personnes puissent pénétrer dans ces lieux qui sembleraient leur être confisqués.* » Au Centre Daily Bull à La Louvière, riche de culture populaire et ouvrière, se tiendra une exposition d'aphorismes mis en bouteilles pour donner l'occasion de boire des paroles. La *Grande Droguerie Poétique* est ouverte sur simple demande à celui qui s'y rend muni d'un flacon vide déjà rempli de sens, ce qu'il ignore encore mais qu'il y découvrira. ■

Pour toute visite :
www.grandedrogueriepoetique.net

Femmes & hommes

CRISTIANE MURRAY.

Cette Brésilienne laïque est la nouvelle vice-directrice du bureau de presse du Saint-Siège. Née en 1962, elle travaillait pour l'édition lusophone du portail officiel Vatican News.

DANIELA TOUATI.

Elle a été nommée quatrième femme rabbin en France cet été. Elle souhaite promouvoir un judaïsme libéral à la synagogue Keren Or à Lyon où elle officiera.



LINDA NICHOLLS.

Elle est la première femme élue à la tête de l'Église anglicane du Canada.

PIERRE WARIN.

Le nouvel évêque de Namur s'est montré souriant et ouvert aux réalités du monde lors de son installation, le 30 juin. Mais son diocèse reste divisé par ce qui y a été vécu douloureusement durant le dernier quart de siècle, et même depuis cette installation.

MAURICE CHEZA.

Abbé et théologien décédé à Namur en juin à 83 ans, il était l'auteur et le coauteur d'ouvrages sur les chrétiens d'outre-mer, ainsi que du Dictionnaire historique de la théologie de la libération paru en 2017.

GÉRARD FRANCISCO TIMONER.

Ce religieux philippin a été élu en juillet à la tête de l'Ordre des Dominicains. C'est la première fois qu'un Asiatique occupe cette fonction.



Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Prêtre du diocèse de Lille depuis trente-cinq ans et membre fondateur de la fraternité des parvis, Raphaël Buyse a vécu plus d'un an chez les moines bénédictins de Clerlande, à Ottignies. Suite à ce séjour, il a écrit *Autrement, Dieu*, un livre sur son parcours spirituel. Il est également chroniqueur au magazine *La Vie*.

Raphaël BUYSE

« JE N'ATTENDS PLUS RIEN DE DIEU »

— **Pourquoi, dans votre parcours de prêtre séculier, avez-vous fait l'expérience de la vie monastique ?**

— Ordonné en 1984, je suis resté dix ans aumônier de lycée à Dunkerque et vingt ans aumônier des étudiants à Lille. En tant que vicaire épiscopal chargé de la jeunesse et de l'enseignement, j'ai été très engagé pendant quinze ans dans l'organisation de L'Église. C'était un travail passionnant, mais je n'avais pas l'intention d'y faire carrière. Depuis mon adolescence, j'ai toujours été fasciné par la vie des moines et je voulais en faire l'expérience.

— **« À vrai dire, je ne cherche plus Dieu depuis longtemps. Je n'attends plus rien de lui », écrivez-vous dans votre dernier livre, Autrement, Dieu. Vraiment ?**

— Le passage à Clerlande a été pour moi une expérience bouleversante, littéralement déroutante. Je pensais connaître Dieu, qu'il allait me parler au cours de ce séjour, et j'ai fait plutôt l'expérience d'un Dieu qui se retire, de son silence. Quand on a choisi d'être prêtre, c'est une expérience un peu vertigineuse, mais purificatrice. Je ne suis pas le seul à avoir vécu cela, à se demander si vraiment Dieu est, si tout ce qu'on fait dans l'Église a un sens.

— **Mais vous n'en êtes pas resté là...**

— Mystérieusement, dans ce même vertige, la figure de Jésus reste bien présente. Il est l'Homme, et c'est lui que j'ai retrouvé dans son humanité. Je crois aujourd'hui que Jésus est la plus belle figure humaine de Dieu. C'est l'humanité de Jésus qui est pour moi éclatante, cette présence, cette bonté, cet amour ouvrant, cette vie simple, exposée, au milieu des gens. Je ne cherche donc plus Dieu en lui-même, mais j'ai l'impression qu'on peut entr'apercevoir quelque chose de lui aussi dans les hommes, dans la profondeur d'une relation avec d'autres.

— **C'est la vie de tous les jours qui est expérience spirituelle ?**

— Oui, c'est dans le coude à coude, le compagnonnage avec d'autres, le partage d'une vie simple, que l'on vit l'Évangile. La vie est dure, mais je l'aime ainsi que les gens. Je tiens cela de mes parents qui étaient commerçants. Ils aimaient bien ceux qui venaient au magasin. J'apprécie les petites choses de l'existence, les gens qui racontent leurs joies ou misères. Tout cela devient parole de la grande vie. J'ai l'impression qu'un souffle traverse toute vie. Ma passion, ma joie de prêtre, peut-être plus encore depuis mon passage à Clerlande, consiste à faire des bouts de chemin avec des gens et de chercher avec eux à se mettre sur la fréquence de ce souffle-là et de devenir plus vivant.

— **Lors de votre séjour au monastère, une petite mésange venait vous rendre régulièrement visite le matin et vous y avez vu un signe...**

— Cette mésange venait sur le balcon de ma chambre, et

je l'ai pris comme un rendez-vous qui me disait quelque chose d'une fidélité. Mais je ne pouvais l'appriivoiser. Cela me parlait d'un Dieu qui est peut-être plus léger qu'on ne le pense, qui va et vient et qui n'est pas du côté d'une volonté, d'un programme imposé. La vie est quelque chose qui va et vient.

— **Qu'est-ce qui vous a touché dans la vie des moines que vous avez côtoyés au quotidien pendant plus d'un an ?**

— J'avais un peu idéalisé la vie monastique. Je croyais que ces moines goûtaient Dieu dans une grande proximité, et j'ai découvert des hommes ordinaires qui font ce qu'ils peuvent, dans une grande humilité. Dans ce compagnonnage qu'ils ont choisi de vivre avec d'autres, il y a quelque chose d'une belle fidélité au quotidien, à la réalité. Ce ne sont pas des égarés, des êtres désincarnés, mais des hommes qui aiment aussi la vie. Ils sont là, dans ce bout de terre du Brabant wallon. Ce n'est pas un grand monastère, mais un lieu limité. Et, en même temps, il s'y vit quelque chose d'une ouverture à plus grand qu'eux, un goût pour l'universel. On ne peut pas être donné au monde entier, mais donné ensemble à quelques-uns et aux proches qui y viennent.

« J'aime écrire à partir de rencontres souvent fortuites avec des gens qui révèlent quelque chose d'inattendu. »

— **Après ce séjour, vous êtes reparti à Lille. Quelle y est votre activité ?**

— J'essaye, dans ce que je vis aujourd'hui dans mon diocèse, d'être présent à la fois à l'écoute de la Parole, de la vie ordinaire, de moi-même aussi, ce qu'on a un peu trop oublié dans l'Église. Être d'Église, cela ne veut pas dire marcher derrière une tête, mais écouter ce qui est sagesse venue de Jésus et d'en vivre simplement. Je travaille à l'animation d'une maison d'accueil du diocèse où, à des familles, des jeunes qui vont se marier, des personnes qui ont envie de vivre la vie de l'Église différemment, nous proposons des temps de réflexion, de partage à l'écoute de l'Évangile. Je suis très touché par ceux qui quittent l'Église ou qui ont pris distance par rapport à elle, mais pas par rapport à l'Évangile. J'ai à cœur de rencontrer ces gens-là, et de chercher avec eux comment célébrer un Dieu qui est présent dans leur histoire. Je travaille aussi dans la pastorale de la santé. Je suis notamment en contact avec des visiteurs des malades et des aumôniers d'hôpitaux.

— **Que représente l'écriture dans votre vie ?**

— J'aime écrire, mais à partir de rencontres souvent fortuites avec des gens qui révèlent quelque chose d'inat-

tendu : des petits faits de la vie ordinaire, des rires, des larmes, des peurs. Et j'essaye, en décrivant ces instants, de tremper ma plume dans l'encre de l'Évangile.

— **Qui était Madeleine Delbrel, cette laïque chrétienne qui, dans les années 1930-60, a vécu à Ivry-sur-Seine, en banlieue ouvrière de Paris, et qui vous inspire ?**

— Athée, frappée par le non-sens de l'existence, elle fait, à vingt ans, suite à une recherche intellectuelle, une expérience intérieure bouleversante. Elle se dit éblouie par Dieu, veut rentrer chez les carmélites, y renonce finalement, devient assistante sociale, découvre l'Évangile et que le Dieu qu'elle cherche a un visage, celui de Jésus. Ce sera le roc sur lequel elle construira sa vie. Elle fonde une communauté, comme un fil invisible de la vie de l'Église, assez proche de l'expérience des prêtres ouvriers. Elle est au coude à coude au milieu des gens en milieu populaire, largement communiste alors, et s'engage pour essayer, là où l'on est, d'humaniser le monde à la lumière de l'Évangile.

— **En quoi consiste la communauté diocésaine des parvis qu'à son exemple, vous avez fondée avec d'autres il y a dix-huit ans à Lille ?**

— Sa structure de base est la vie en équipe. La mission de certaines d'entre elles est d'animer une paroisse, un centre pastoral, un lieu de vie dans un quartier populaire. D'autres n'ont pas de mission, mais on y vient partager son vécu à partir des textes de Madeleine Delbrel. Aujourd'hui, nous sommes cent-quarante adultes, accompagnés de deux ou trois prêtres. Dans la fraternité, chacun a son travail. Il n'y a pas de permanents. On y rencontre des gens de différents métiers partageant cette même conviction que le monde est une bonne nouvelle pour les chrétiens. Par « parvis », nous entendons ces lieux vivants, de travail, de vie associative ou politique. On essaye d'y repérer un Dieu déjà à l'œuvre, qui n'est pas ailleurs que là où est l'homme.

— **L'Église vit actuellement des temps particulièrement difficiles. Dans une large partie de l'opinion publique, sa perception est mauvaise. Comment vivez-vous cela comme prêtre ?**

- Je ne suis pas découragé, mais troublé de voir tant de gens dire : « Cela suffit ! » À la question, dramatique, des scandales sexuels, s'ajoute la manifestation de la construction d'une Église autoritaire, cléricale, fondée sur le régime des autorisations, plutôt que sur l'autorité qui fait confiance, envoie, élève. Je suis très touché par ceux qui prennent leurs distances par rapport à cette Église, tout en restant infiniment fidèles au Christ. Je pense aussi que l'urgence est d'aller de leur côté, eux qui sentent que l'Évangile propose une bonne nouvelle pour l'homme d'aujourd'hui. Ils ont besoin de se retrouver pour croiser la vie et la Parole, et célébrer un Dieu qui aime l'aventure humaine.

— **De nombreux livres affirment qu'il faut revoir les structures, le langage, le contenu de la foi, la place des femmes dans l'Église, etc. Mais les choses bougent peu...**

— Un certain langage ne parle plus, y compris chez les chrétiens. Il y a urgence, au minimum, à retraduire dans des mots contemporains, compte tenu de la grande avancée de l'humanité, ce qu'on appelle le contenu de la foi. Il y a un travail immense à décaper les mots et les idées. Des choses doivent changer, mais il faut aussi se changer

soi-même. L'Église ne changera pas sans nous. Je me méfie des imprécations. Comment traduire, pour les hommes d'aujourd'hui, que l'Évangile est source de vie dans les questionnements actuels sur l'avenir de la planète, de l'économie, des rapports entre hommes et femmes, voilà l'essentiel. C'est lent à venir, mais passionnant. J'aspire à une Église où on s'informe plus les uns les autres, où on s'aide à grandir. Non pas à une Église de l'autorité pyramidale où on dit ce qu'il faut penser, croire et être, mais une où on cherche ensemble à être fidèle à l'esprit de Jésus.

— **Dans l'Église, notamment celle de France, ce n'est pas l'harmonie entre les courants traditionalistes et d'ouverture, les charismatiques et les communautés nouvelles. On a l'impression qu'on ne parle pas du même Jésus...**

— Chacun a son pré carré, son public. Dans l'Église, on trouve tout et son contraire. Dans l'Évangile, je suis frappé de voir comment le Christ ouvre des portes, vient sauver ce qu'il y a de beau dans la vie de l'autre. Certains essayent de se construire des petites sécurités, alors que la vie est déroutante, déroutante. C'est ce que j'ai découvert à Clerlande. On pensait aller par ici, et puis la vie nous amène là-bas. On croyait enfin qu'on irait là-bas, et on doit aller ailleurs. C'est là que l'Évangile se joue, dans ces déroutes, ces paradoxes, ces incohérences parfois de notre vie.

— **Vous aimez les électrons libres dans l'Église ?**

— Ce sont eux qui créent du courant et qui font que la vie est possible.

— **Qu'est-ce qui vous sauve ou vous a sauvé ?**

— L'Évangile m'a sauvé de la certitude sur Dieu.

— **N'est-ce pas inconfortable ?**

— Oui, mais la vie est toujours un déséquilibre.

— **Qu'est-ce qui est important pour vous aujourd'hui ?**

— Ma vie est faite d'événements heureux et malheureux, de joie, de tristesse, d'angoisse et d'espérance. Ma vie, c'est de chercher à mettre à jour de la lumière. Dans celle qu'on peut donner à d'autres, il y a une autre Lumière. Dans l'amour qu'on peut donner à d'autres, il y a un autre Amour. Ma passion est de chercher à mettre à jour cela.

— **Vous avez un mantra ?**

— Oui. En 2006, j'ai eu des ennuis de santé. J'étais parti me reposer au carmel de Masille, en Bourgogne, qui est comme ma deuxième maison, et une sœur m'a dit une phrase du prophète Ezéchiel : « *Je veux que tu vives.* » Cette parole s'est inscrite en moi. Je l'entends pour moi et pour d'autres, et je crois que les rencontres que je peux faire sont teintées de cela. Quand je rencontre quelqu'un, je ne lui dis pas cette phrase, mais le lui souhaite, et j'ai l'impression que cette parole est dite par un Autre. L'unique désir de Dieu, c'est peut-être cela : que tu vives. ■

Raphaël BUYSE, *Autrement, Dieu*, Montrouge, Bayard, 2019. Prix : 16,15€. Via *L'appel* : - 5% = 15,35€.

« **L'Évangile est source de vie dans les questionnements actuels sur l'avenir de la planète, de l'économie, des rapports entre hommes et femmes.** »

Dans les coulisses d'Esperanzah !

LES BÉNÉVOLES EN VEDETTE

Photos et Textes : Stephan GRAWEZ

Depuis dix-huit ans, à Floreffe, le premier week-end d'août résonne de musiques du monde. Un rendez-vous loin des têtes d'affiche, mais tourné vers la découverte d'artistes qui portent des valeurs en phase avec une vision du monde solidaire et durable. La force d'Esperanzah ! tient aussi à son formidable réseau de bénévoles qui permet de faire tourner une machine bien rôdée. Valentin, Oféline, Basile, Hadrien, Thomas... sont les stars des coulisses du festival.



STAND D'INFO CENTRAL.

Valentin et Justine (à gauche) coordonnent l'équipe du stand d'info depuis cinq ou six ans. « *Nous sommes huit, ici dans la cour du haut (le "côté jardin"), et quatre en bas distribuent les programmes à l'entrée. C'est une équipe de fidèles, on se connaît bien.* » Le stand est un lieu pivot. On y trouve les bouchons ou les casques pour enfants afin de réduire les risques auditifs, les objets perdus, etc. « *On informe aussi sur les points d'eau, sur les covoiturages, on oriente les gens sur le site.* »



BASILE, « RUNNER ».

Depuis quatre ans, Basile véhicule les invités et artistes : Zaventem, gare du Midi, hôtels, gare de Floreffe, loges... Ils sont une vingtaine de chauffeurs. « *On a du plaisir à se retrouver entre bénévoles. Avant, j'étais dans la zone des restos. Ici, c'est un job de discrétion. On discute parfois avec les artistes. Souvent, ils se donnent la peine de nous remercier.* »



HADRIEN, HOMME ORCHESTRE.

Pour la première fois, Hadrien est le coordinateur général des bénévoles. Cela fait treize ans qu'il lui donne de son temps. Pour lui, c'est l'ambiance qui attire les quelque mille cinq cents volontaires. Il veille aussi à leur confort : une zone détente et des apéros sont prévus. Lui restera encore quatre ou cinq jours après le festival pour les démontages, avec une équipe réduite.



GREEN TEAM.

Les bénévoles qui ramassent les déchets forment des équipes travaillant trois heures quotidiennes pendant les trois jours de festival. Ces équipes se relayent tant sur le site que sur les campings. La propreté du festival est un atout.

THOMAS, COORDO.

Au centre de tri, Thomas coordonne environ deux cents bénévoles Green Team. En tant qu'habitué, il observe que les déchets « tout-venant » (non recyclables) ont diminué de moitié depuis 2011. Les actions menées portent leur fruit.

TOUT EST RETRIÉ.

Les sacs arrivent au centre de tri. Tous sont rouverts pour être triés : PMC, cartons, bio, bois, tout-venant. Oféline et Thomas mettent la main dans le sac... avant d'aller reverser les déchets dans les bons conteneurs.



PREMIÈRE OU DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

Une cinquantaine de jeunes sont venus via la Maison de Jeunes de Waterloo. Valentin et Oféline sont à leur deuxième expérience comme bénévoles à *Esperanzah* ! Pour les deux autres, c'est une première. Valentin a aussi été au festival de Dour. « *Floreffe est bien plus propre, parce que le public est plus conscientisé. On est loin des montagnes de déchets de Tomorrowland...* »

« Celui qui ne porte pas sa croix ... » (Luc 14, 27)

LA PASSION

SELON AMÉLIE

Gabriel RINGLET

Qui aurait imaginé qu'Amélie Nothomb raconterait un jour la Passion du Christ ? Et de quelle manière ! Décapant et interpellant.



Lors d'un Vendredi Saint où j'avais invité le moine bénédictin Jean-Yves Quellec à célébrer l'office dans mon prieuré, il a ouvert la liturgie par cette question : « *Quoi de plus extérieur, de plus rude, de plus étroit qu'une croix ? Toute la passion du monde au croisement de deux bois.* » Pourquoi faut-il que, nous aussi, nous portions ces deux bois pour suivre Jésus ? N'est-ce pas ici que, souvent, les routes se séparent avec bien des contemporains ?

JUSQU'AU FOND DE L'ENFER

Jean-Yves Quellec leur donne raison ! Ne regardons pas la Croix dans un sens qu'elle n'a pas. Jésus a d'abord crié sa souffrance. Il a lutté contre elle, de toutes ses forces. Il a guéri, tant qu'il a pu, jusqu'à l'épuisement. Et quand l'heure fut venue de rejoindre le plus noir du monde, « *il s'est dévasté lui-même* », pour que les plus blessés, les plus défigurés sachent que la fraternité existe, jusqu'au fond de l'enfer.

Alors, porter sa croix pour marcher à sa suite, ce n'est pas chercher la souffrance, ni la sublimer, ni la transfigurer. Mais rejoindre les obscurs bas-fonds où l'abandonné se désole, et se pencher sur l'abîme pour lui tendre la main.

Si on m'avait dit qu'un jour Amélie Nothomb s'aventurerait sur ce chemin-là... Eh bien si ! Et pas un peu. Une vraie, une authentique, une bouleversante, une impertinente relecture de la Passion... racontée par Jésus lui-même. Bien sûr, c'est un roman. Mais justement, ne sont-ce pas les imaginations romanesques qui osent interroger les traditions les plus établies ? Et il fallait oser lui donner cette parole-là, à ce « Jésus-en-je » qui, de la flagellation à la crucifixion, confie ce que lui a vraiment vécu et que les Évangiles n'ont pas toujours compris !

« COLOSSALE GLORIFICATION »

Que le récit soit décapant, c'est peu dire. Et que Jésus déteste la Croix, ce n'est pas surprenant. Même des lectures « spirituelles » comme celle de Jean-Yves Quellec vont dans ce sens. Mais Amélie aggrave en imaginant que Jésus a pu vouloir ce « supplice public » et que ça, il n'arrive pas à se le pardonner. Et il dit ça à dessein : « *Ce que je vis est laid et grossier. Si au moins je pouvais compter sur le rapide oubli des peuples ! Ce qui m'écrase le plus est de savoir qu'on va en parler pour les siècles des siècles, et pas pour décrier mon sort. Aucune souffrance humaine ne fera l'objet d'une aussi colossale glorification. On va me remercier pour ça. On va m'admirer pour ça. On va croire en moi pour ça.* » Je ne suis pas sûr qu'Amélie Nothomb soit très éloignée de Jean-Yves Quellec quand elle écrit ça.

Cette Passion selon Amélie offre – vraiment ! – une relecture surprenante du récit évangélique. Et qu'importe que ce ne soit pas là le souci de la romancière. Moi, je suis très touché de ce qu'elle dit de *tomber*. J'admire son portrait de Simon de Cyrène (« *Il y a des gens comme ça. Ils ignorent leur propre rareté* »), ses regards sur Véronique, sur Marie, sur Marie-Madeleine... Et je suis particulièrement ému par ses pages vraiment étonnantes quand elle parle de « l'après ». « *Mourir, écrit-elle, c'est faire acte de présence par excellence.* » Et un peu plus loin : « *Si vous aimez vos morts, faites-leur confiance au point d'aimer leur silence.* »

Je n'ai rien dit de la *Soif* qui donne son titre au roman. Il en est question tout au long du livre. Une magnifique exploration du « *j'ai soif* » où Amélie entraîne son lecteur en pays mystique. « *Il y a des gens qui pensent ne pas être des mystiques. Ils se trompent. Il suffit d'avoir crevé de soif un moment pour accéder à ce statut. Et l'instant ineffable où l'assoiffé porte à ses lèvres un gobelet d'eau, c'est Dieu.* » ■



Amélie NOTHOMB, *Soif*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 19,40€. Via *L'appel* : - 5% = 18,43€.

Lectures spirituelles



VICTIME RESSUSCITÉE

Beaucoup de chrétiens disent connaître Jésus. Pas si simple, affirme James Alison, prêtre et théologien anglais. Pour lui, le connaître, c'est ressusciter avec celui qui a été crucifié. En donnant sa vie librement, la victime pardonne tous les hommes et leur donne de vivre des relations justes, délivrées de la comparaison, de la rivalité, de la jalousie, de l'exclusion. Délivrées de la violence. De façon très pédagogique, l'auteur revisite la théologie du salut à partir de la pensée de René Girard. Son livre est stimulant. Et dérangeant : connaître Jésus n'est pas toujours ce qu'on croit ! (J.D.)

James ALISON, *Connaître Jésus*, Paris, Artège, 2019. Prix : 17,90€. Via *L'appel* : - 5% = 17,01€.



GRANDES VERTUS

Jacqueline Kelen, ancienne responsable d'émissions à France Culture et passionnée de quête spirituelle, a publié quelques ouvrages remarquables comme *L'esprit de solitude*, *Divine blessure* ou *Le livre des louanges*. À contre-courant d'une époque où le développement personnel semble dicter prioritairement la conduite de beaucoup de ses contemporains, elle invite à redécouvrir qu'il n'y a pas de vie spirituelle digne de ce nom sans s'efforcer de pratiquer les vertus. Et, dans la tradition chrétienne, les principales dites « cardinales » que sont la force d'âme, la prudence, la tempérance et la justice. (G.H.)

Jacqueline KELEN, *Le jardin des vertus*, Paris, Salvator, 2019. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.



AFFIRMER SA FOI

Pourquoi un livre de plus traitant de la foi chrétienne ? Celui-ci est particulier. Il a été écrit non par un clerc, mais par un laïc. L'ensemble du Credo est, point par point, repris et commenté par l'auteur, Réginald de Béco, avocat et engagé dans divers domaines de société. Le Credo est analysé à la lumière des Évangiles, des écritures, des textes des Pères de l'Église et éclairé par l'expérience de toute une vie. Ce livre se lit comme le témoignage de foi qui s'affirme en tant que vécu profond des choses de la vie. Écrit à la première personne, il résonne à l'intime du lecteur et de son propre cheminement de foi. (C.M.)

Réginald DE BÉCO, *Pour une foi libre*, Namur, Éditions Fidélité, 2019. Prix : 24€. Via *L'appel* : - 5% = 22,80€.



LE GOÛT DE L'ART

Professeur d'esthétique à l'université, l'auteur partage dans ce petit livre attachant ses impressions gardées de ses visites le mercredi après-midi à son père, après le divorce de ses parents. Il y feuillette les volumes de la collection « Tout l'œuvre peint de... », qui lui apprennent à aimer passionnément la peinture. Il évoque aussi les diners du dimanche chez sa grand-mère maternelle et partage ses profondes réflexions sur l'art, sur son utilité, et sur ce que la fréquentation des œuvres produit chez chacun. « *L'art nous console-t-il finalement de l'existence ? Alors que tout donne à penser le contraire, et que rien, manifestement, ne sauvera le monde, pas même l'art.* » (J.G.)

Olivier SCHEFER, *Conversations silencieuses. L'art, la beauté et le chagrin*, Paris, Arléa, 2019. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.



LETRE AU PAPE

Ce livre part d'un constat : la spiritualité semble actuellement s'évaporer et est remplacée par le matérialisme dans l'esprit des hommes. Faut-il désespérer ? Non, répond l'auteur, qui développe l'idée que tous les hommes, qu'ils croient ou non en un dieu, « *reçoivent un appel plus grand qu'eux. Cet appel est universel. Chacun est libre d'y répondre ou pas.* ». Il pense que l'individu possède l'intuition d'une chose qui le dépasse, ce qui l'amène à réfléchir et peut-être à dépasser le culte de l'argent qui ronge les sociétés, pour enfin revenir à des valeurs basées sur l'essentiel : l'Amour, la Vérité, la Beauté. Cette réflexion a été envoyée au pape, mais nul ne sait s'il y répondra. (B.H.)

Jacques DEGEYE, *La grande intuition. Lettre au pape François sur quelques sujets délicats*, Arlon, Demdel Éditions, 2018. Prix : 12,50€. Via *L'appel* : - 5% = 11,88€.



S.O.S. TERRE !

Fred Vargas donne momentanément congé à son commissaire fétiche Adamsberg pour partir sur la piste du « *crime le plus gigantesque qu'on ait pu concevoir* », celui mené contre la planète. Comme elle est aussi docteure en archéozoologie, cette ancienne chercheuse au CNRS est très inquiète sur la situation de notre environnement. « *Depuis quarante ans, et bien que conscients des enjeux, "EUX" nous dissimulent ce que nous aurions dû savoir. Ils gardent au secret les détails multiples de l'état du monde... Virens de bord toutes ! Alors, sonnera la fin du pouvoir de ces assassins indifférents (Trump, Bolsonaro et d'autres) incapables de se désaccoutumer de l'objectif : argent, d'abord.* » (M.L.)

Fred VARGAS, *L'Humanité d'abord. Virens de bord toutes !* Paris, Flammarion, 2019. Prix : 15€. Via *L'appel* : - 5% = 14,25€.

Regarder devant soi, les pieds ancrés dans le présent

RECONSTRUCTION

ET RENOUVEAU

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



Quel rapport entretenons-nous avec notre passé ? La nostalgie enferme. Et la tradition ne doit pas être un lieu de retour en arrière.

L'historien anglais Arnold Toynbee a écrit que les défis et les problèmes qu'un peuple ou qu'un groupe affronte relèvent à la fois de la malchance, parce qu'ils lui interdisent la tranquillité et le repos, et de la chance, parce qu'ils aiguïsent l'intelligence, obligent à faire preuve d'imagination et de courage.

UNE TRADITION CRÉATIVE

Quand le peuple d'Israël doit faire face à l'épreuve de l'exil, il entame alors une réforme en profondeur de son culte et se recentre autour de l'Écriture qui peut donner un sens à l'expérience qu'il traverse. La Torah va devenir une sorte de « patrie portative » permettant à la religion d'Israël d'être pratiquée partout et sauvant ainsi son identité.

Quel rapport entretenons-nous avec notre passé ? La nostalgie, les regrets sont tout autant des puissances d'enfermement que la souffrance. Les paroles rapportées par le prophète Esaïe encouragent à aller de l'avant : « *Ne vous souvenez plus des premiers événements, ne ressassez plus les faits d'autrefois. Voici que moi je vais faire du neuf qui déjà bourgeoonne ; ne le reconnaissez-vous pas ?* » (Esaïe 43,18-19). Car le peuple d'Israël se trouve devant le risque d'enfermer Dieu dans des manifestations historiques, le risque de se couper de lui en tant que puissance toujours actuelle et créatrice de vie.

Cette idée entre fortement en résonance avec la question posée dans l'Évangile de Luc aux femmes le matin de Pâques : « *Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, il est ressus-*

cité. » Dieu n'est pas celui que je croyais, il ne se laisse pas enfermer dans mes propres images. La tradition ne doit pas être un lieu d'enfermement, de retour en arrière, un lieu de « capture » et de « fixation ». « *Celui qui se met à labourer puis regarde en arrière n'est d'aucune utilité pour le Royaume de Dieu* », met en garde Jésus, dans l'Évangile de Luc (9,62). Pour creuser droit son sillon, c'est devant soi qu'il faut regarder : la tradition est à vivre sur le mode de la réinterprétation, les pieds bien ancrés dans le présent et le regard tourné vers l'avenir.

FONCTIONS DE L'ART

Dans un article de 1926 sur « *La situation religieuse du temps présent* », le théologien Paul Tillich souligne les fonctions spécifiques de l'art. D'abord, il *exprime* notre rapport au fondement infini, le sens qui demeure inaccessible à la raison discursive. Ensuite, l'art *transforme* en élevant la réalité brute au rang de symbole de ce qui la transcende. Et enfin, l'art *anticipe* dans sa relation aux réalités historiques.

Paul Tillich s'intéressait particulièrement à l'architecture, car il était sensible à l'aspect dynamique de cet art dont la fonction pratique l'oblige sans cesse à répondre à de nouveaux besoins et donc à ne pas copier servilement le passé. Il était très critique vis-à-vis de « l'école historique » du XIX^e siècle qui considérait les styles architecturaux hérités du passé comme un répertoire de formes auquel il suffisait d'emprunter, pour les reproduire. Le théologien soulignait également que les générations précédentes n'ont eu aucun complexe à ajouter des éléments de leur propre style à des églises construites antérieurement...

Tout acte créateur procède d'une participation à un certain nombre de créations du passé, relève Tillich dans un article sur l'architecture.

« *Mais lorsque la puissance créatrice de l'artiste ou de l'architecte intervient, elle se fraie un chemin vers du nouveau ; elle exprime le créateur et, à travers lui, son époque. Après une phase inévitable de résistance et d'hésitation, ses contemporains en viennent à se reconnaître eux-mêmes dans son œuvre.* »

Ne serait-ce pas là le véritable défi de la reconstruction de Notre-Dame de Paris ? ■

Commémoration d'une double bonne nouvelle

FÊTE DU SACRIFICE

ET RÉCIT ABRAHAMIQUE

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



La Pâque juive réaffirme la nécessité d'une libération générale de tous.

La fête du sacrifice (*Al 'id al adha*), en islam, est une commémoration de l'épisode du sacrifice d'Abraham rapporté dans le Coran. Cet épisode est très proche de son pendant biblique, même si, traditionnellement, les exégètes musulmans ont considéré qu'Ismaël fut l'enfant du sacrifice, et non Isaac. Il a cependant existé des exégètes classiques, comme Tabari, qui ont considéré que c'est bien Isaac qui a été concerné par l'épisode.

Quoi qu'il en soit, et comme tout le monde le sait, le sacrifice n'aura pas lieu et Dieu rachètera la vie de l'enfant en l'échangeant contre la vie d'un bélier. C'est cet échange, c'est-à-dire la double bonne nouvelle de la confiance indéfectible d'Abraham en Dieu et l'interdiction du sacrifice humain, qui est commémoré lors de la fête du sacrifice par les musulmans.

FÊTE DU MOUTON ?

Il n'est pas rare de tomber, à la place de l'appellation « fête du sacrifice », sur celle de « fête du mouton ». Cette dernière appellation, devenue aussi populaire chez certains musulmans que chez des non-musulmans, pose des problèmes conceptuels.

Elle met en effet l'accent sur l'objet du sacrifice et non sur le sacrifice lui-même. Il n'est alors pas surprenant de voir toujours les mêmes clichés ressortir chaque année, accompagnés des mêmes problématiques. D'aucuns voudront coûte que coûte sacrifier un mouton, quitte à s'endetter dans certains pays ou à frauder dans d'autres.

D'autres verront une énième occasion de se faire les parangons de la cause animale en reportant des

sentiments de compassion, au demeurant tout à fait honorables, sur l'unique question du sacrifice des moutons, oubliant par là (ou faisant mine d'oublier) l'essentiel des souffrances animales qui ont lieu toute l'année.

Un peu d'anthropologie permettrait pourtant de pacifier le débat. Partons en effet du principe que la fête du sacrifice trouve son origine chez Muhammad et les siens : s'il y a eu fête du sacrifice dans leur société, alors il y a fort à parier que ce sacrifice n'a jamais concerné aucun mouton.

Le seul type d'animal capable de survivre à la Mecque est celui des camélidés, c'est-à-dire, pour faire simple, des chameaux. Même si l'on faisait fi de cette donnée de terrain et que l'on voulait rester au plus près du texte, il ne devrait toujours pas être question de mouton, mais de bélier.

REPENSER LE SACRIFICE

Il me semble urgent de délaissier l'appellation « fête du mouton » car elle empêche de repenser l'essence de cette fête. Est-il en effet encore possible de parler de « sacrifice » dans la mise à mort d'une bête au sein d'une société d'abondance (voir à ce propos les réflexions du sociologue musulman Omero Marrongiu-Perria) ?

Dans la société tribale qu'a connue Muhammad, la viande tenait la place de denrée rare. Sacrifier une bête et en offrir la viande aux nécessiteux constituait alors un acte au cœur de la charité. Aujourd'hui, la mise à mort de millions de bêtes le même jour, dans des sociétés d'abondance, n'a plus du tout cette connotation et pose des problèmes d'ordre pratique.

Est-ce à dire qu'il faut abandonner la fête de commémoration de l'acte d'abandon à Dieu par Abraham ? Certes non, mais pour rester fidèle à l'essence de cette fête, la transformer en joie comparable à celle qu'éprouvait un bédouin affamé à qui on offrait un mets rare, il faut repenser ce que sacrifier veut dire aujourd'hui, dans une société d'abondance.

C'est un travail qui revient aux théologiens musulmans, et ils se montreront à la hauteur de la tâche, si Dieu le veut. ■

Soixante ans de Sentiers de Grande Randonnée

SENTIERS BALISÉS, PLEIN DE SANTÉ

Michel LEGROS

Après avoir parcouru de nombreuses régions du monde à pied, le journaliste Alain Carlier est devenu actif dans l'association namuroise qui propose des randonnées partout en Wallonie et à Bruxelles.

« **U**n kilomètre à pied, ça use, ça use... Deux kilomètres à pied, ça use, ça use... Trois kilomètres à pied... ça use les souliers ! » Tous les membres d'un mouvement de jeunesse, au cours de leur camp, ont dû entonner cette rengaine. Mais si les kilomètres à pied usent les souliers, ils usent aussi et surtout le moral des troupes, au point que la plupart d'entre eux se sont juré que, jamais plus, on ne les reprendrait à la marche à pied.

C'est le cas d'Alain Carlier, devenu pourtant un bénévole très actif à l'ASBL *Sentiers de Grande Randonnée* qui a fêté ses soixante ans au mois de mai dernier. « *Après mes passionnantes années de scoutisme, j'avais remis mes bottines de hike, bien décidé de ne plus jamais user mes godasses sur les routes et les sentiers. Pourtant, une quinzaine d'années plus tard, en 1977, pour être précis, il m'est revenu à l'oreille que* "la meilleure façon de marcher, c'est bien sûr la nôtre, c'est de mettre un pied devant l'autre... et de recommencer !" *Au hasard, j'ai parcouru le GR 5/55, entre la Croix du Bonhomme et Modane, dans le parc de la Vanoise, au cœur de la Maurienne. Cent cinquante kilomètres en neuf jours.* »

PRÉFÉRER LES VOIES DOUCES

Le journaliste a ainsi repris goût à la marche, devenant un militant de la mobilité douce, animé par la volonté de parcourir le monde pour aller à la rencontre des « *vraies personnes* ». Avec parfois en tête cet autre chant fredonné dans les années scouts : « *Par les monts et par les plaines, s'en allaient deux compagnons. Ils chantaient à perdre haleine, trouvant qu'la vie a du bon, du bon !* »

« *Depuis lors, je ne me suis plus arrêté*, poursuit-il. *Je suis allé au Laos, en Birmanie, en Arménie, sur la route de la soie. J'ai pu participer à la vie quotidienne d'une tribu Hmong. C'était passionnant, enrichissant. En Birmanie, par exemple, grâce à la complicité de villageois qui m'hébergeaient, j'ai pu déjouer les contrôles de la dictature pour découvrir des régions que les touristes ne peuvent pas visiter. C'était risqué pour moi, même si j'étais journaliste à la RTBF et j'avais obtenu les visas nécessaires.* »

« *C'était aussi risqué pour eux. Mais, ils étaient tout contents d'avoir un contact avec le monde extérieur. Et,*

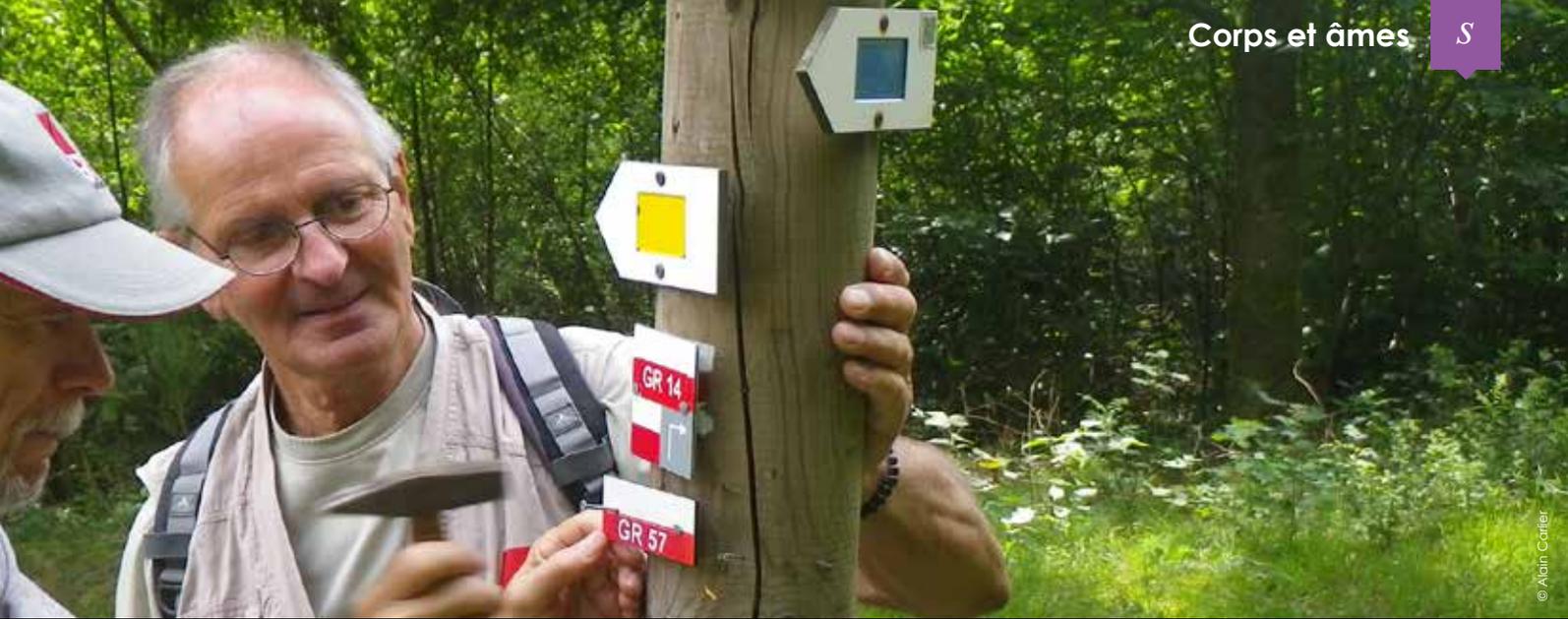
partant, de s'entretenir avec un étranger qui pourrait témoigner de leurs conditions d'existence dans leur pays et espérer ainsi de faire passer un message plus en phase avec la réalité de terrain. »

SENTIMENT DE LIBERTÉ

Et puis, un beau jour, un collègue lui propose de participer avec lui, durant les vacances, à un sujet pour ouvrir des horizons aux gens qui ne partent pas. Pourquoi pas l'aventure des Grandes Randonnées en Belgique ? « *Un jour de sentier, huit jours de santé* » est sa devise. Est-il en effet besoin d'aller au bout alors qu'il y a un univers à découvrir à côté de chez soi ? « *Au-delà de la santé, en effet, c'est surtout un sentiment de liberté, le goût de l'aventure et de la nature que l'on trouve au bout du chemin. En même temps que le plaisir de la lenteur et la découverte de l'environnement autrement qu'à toute vitesse derrière la vitre de sa voiture.* »

Alain Carlier prend alors contact avec l'ASBL *Les Sentiers de Grande Randonnée*, en devenant un membre très actif, mu par l'envie de faire découvrir d'autres destinations de vacances et d'ainsi sensibiliser les gens qui ne partent pas. Il rappelle par exemple que, selon l'ADEPS, la randonnée pédestre s'est hissée en tête des sports pratiqués par les francophones. Parce que, un jour, une semaine de sentier, en plus d'être très bon pour la santé, c'est très bon marché, voire gratuit.

À Bruxelles et en Wallonie, les sentiers balisés par ces fameuses marques rouges et blanches ou jaunes et rouges couvrent cinq mille kilomètres de randonnées agréablement décrites au sein de quelque quarante topo-guides. Près de trois cents bénévoles œuvrent à leur entretien, pour la gestion technique, la cartographie, la coordination des zones, etc. C'est leur façon de participer à la sauvegarde d'une véritable richesse patrimoniale. Si la législation sur la protection de la petite voirie date de Léopold I^{er} avec l'*Atlas des voiries communales* de 1841, l'évolution exponentielle de sa fréquentation (de sa dégradation ?) conduit souvent à la remise en question de la valeur de référence de ce vénérable ouvrage qu'un décret wallon de février 2014 actualise. Cette mission bénévole veille donc à mettre en valeur cet inventaire de fonds, qui n'a toujours pas été pris en charge par le gouvernement belge. C'est pourquoi



© Alain Carrière

RÉPARER LES SIGNES.

Un travail indispensable pour mettre cinq mille kilomètres de randonnées à la portée de tous.

d'autres usagers comme les cavaliers, les cyclistes, les VT-Tistes, viennent prêter main-forte aux efforts de défense de ce patrimoine au sein de l'association *Itinéraires de Wallonie*.

TRONÇONS À BALISER

Dans le périodique de l'association, des bénévoles veillant au balisage des chemins témoignent. « *Je suis passionnée de randonnées depuis très longtemps et les GR, je les connais bien*, confie par exemple Isabelle Habsch. *L'un d'entre eux passe d'ailleurs dans ma rue. Cela m'a toujours parlé, le fait de pouvoir aider et faire partie du groupe. Chaque année, j'ai un ou deux tronçons à baliser. En général, ce sont des tronçons de neuf à douze kilomètres. Notre rôle est de prendre soin des balises GR qui sont en blanc et rouge, avec de la peinture ou des autocollants. Notre travail est de vérifier que les repères sont toujours en bon état. Car, avec la météo, les peintures ont tendance à s'effacer. On met bien une heure pour faire un kilomètre de sentier.* »

Les topo-guides permettent à chacun de partager ce plaisir champêtre. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les niveaux de difficulté. Il est aussi possible d'aller plus loin, car les GR forment un réseau international dont les ramifications s'étendent bien au-delà des frontières de la Belgique. Elles se développent en effet depuis bien longtemps au sein de nombreuses régions européennes. La Fédération européenne de Randonnée Pédestre rassemble depuis cinquante ans plus de trois millions d'adhérents qui parti-

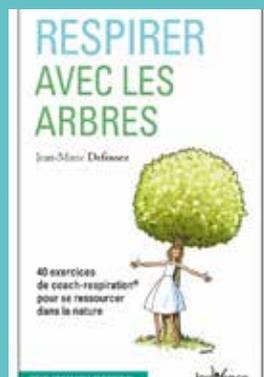
cipent ainsi également à la protection et à la découverte de la nature et du patrimoine régional européen. Les balisages peuvent différer d'un pays à l'autre, ce qui ne constitue pas un obstacle pour les randonneurs habitués de parcourir les chemins depuis belle lurette.

Bien entendu, même à soixante ans, les GR se mettent au goût du jour : approche numérique, application de smartphone... Bientôt, peut-être, on pourrait imaginer des GR virtuels avec une orientation passant par des instruments numériques. Pour découvrir au mieux la nature, pour être au plus près d'elle, pour la parcourir en prenant son temps, rien de tel que la mobilité douce : avancer à son rythme, s'arrêter à l'envi, profiter de l'environnement. Car, comme l'écrivait Jacques Lanzmann, « *partir, prendre la route, c'est vivre à fond, c'est se fondre dans le paysage, c'est traverser les apparences et s'habituer aux différences* ».

De son côté, l'écrivain yougoslave Ivo Andric, prix Nobel de Littérature en 1961, se souvenait que « *c'est sur ces sentiers que le vent balaie et que la pluie lave et que le soleil infecte et guérit, sur lesquels ne se rencontrent que du bétail martyrisé et des hommes taciturnes au visage sombre, qu'a pris forme ma pensée de la richesse et de la beauté du monde. Là, ignorant et faible et les mains vides, j'ai été heureux jusqu'au vertige, heureux de tout ce qui n'existe pas, ne peut exister, et n'existera jamais* ». ■

Les sentiers de Grande Randonnée, rue Nanon 98, 5000 Namur. ☎ 081.39.06.15 ✉ gr@grsentiers.org 🌐 <http://grsentiers.org/>

*Au-delà
du corps*



INSPIRER LES ARBRES

En japonais, un même son signifie « forêt » et « respiration profonde ». Dans le cadre d'une démarche de sylvothérapie, le rôle de la respiration à proximité des arbres est primordial. Ce petit livre très pratique, conçu par un « coach respiration » propose une quarantaine

d'exercices détaillés aidant à respirer pour retrouver calme et sérénité. Notamment des mouvements fondamentaux à réaliser avec dix arbres majeurs, et des mouvements approfondis avec quatre arbres maîtres. (F.A.)

Jean-Marie DEFOSSEZ, *Respirer avec les arbres*, Saint-Julien-en-Genevoix, Jouvence, 2019. Prix : 5,30€. Via L'appel : - 5% = 5,04€.

A portrait of Françoise Nyssen, a woman with shoulder-length blonde hair and glasses, wearing a dark blazer over a white shirt. She is smiling slightly and looking towards the camera.

Françoise Nyssen, éditrice et ex-ministre

« **À TRAVERS LES LIVRES,**
ON DÉCOUVRE
L'AUTRE »

Michel PAQUOT

« Plaisir et nécessité » : la devise d'Actes Sud est le titre du livre où sa directrice, ministre de la Culture en France pendant dix-sept mois, retrace son parcours. L'occasion de rencontrer une femme engagée sur les terrains artistiques et écologiques.

« **C**e pays qui m'a accueilli pendant quarante ans m'a permis de faire des choses extraordinaires, il me paraissait normal de rendre. » Voilà pourquoi, en mai 2017, Françoise Nyssen a accepté, à la demande d'Emmanuel Macron, de devenir ministre de la Culture. « J'ai d'abord dit vigoureusement non, se souvient-elle. Avoir la chance de s'occuper d'une maison d'édition, de la vie culturelle là où on est, ainsi que d'une école me paraissait essentiel. Et en même temps, quand quelqu'un vous le propose en responsabilité, cela devient presque prétentieux de ne pas y aller. La citation d'Edgar Morin : "À force de sacrifier l'essentiel pour l'urgence, on finit par oublier l'urgence de l'essentiel", correspond parfaitement à ma philosophie des choses. J'ai toujours tenu à l'indépendance à tous les niveaux, tant économique et que par rapport au temps, au sens de la mode et de celui qui passe. »

ÊTRE UTILE

Née en 1951 à Etterbeek, Françoise Nyssen est issue d'une famille modeste par son père, plus bourgeoise par sa mère originaire d'Anvers et dont la propre mère était Suédoise. Vivant en partie chez ses grands-parents maternels, car ses parents travaillent beaucoup, et passant ses vacances et weekends chez les paternels, elle acquiert très tôt une conscience sociale. C'est pourquoi, à la sortie du lycée français où ses parents l'ont inscrite afin qu'elle parle français « sans accent belge », elle veut être médecin « pour être utile aux autres ». « Mais je n'avais pas suffisamment confiance en moi pour être un bon médecin, estime-t-elle. J'ai alors voulu faire de la recherche à l'ULB. » D'autant plus qu'entre-temps, ses parents se sont séparés et sa mère, chez qui elle vit, s'est remariée avec René Tomas, un généticien. Après avoir été quatorze ans enfant unique, elle se retrouve ainsi, émerveillée, avec un frère et une sœur, auxquels viennent rapidement s'ajouter un autre frère et une autre sœur que son père a avec sa nouvelle épouse.

Ses origines familiales ont d'abord donné à Françoise le goût de l'engagement. « Je pense que j'avais cela en moi, commente-t-elle. En 68, je passais mon bac et je bouillais. Il y avait la guerre du Vietnam, des tas de choses qui me posaient énormément de problèmes. Je ne pouvais pas envisager ce qui se passait dans le monde ou autour de moi sans me sentir concernée. Mon père a toujours été quelqu'un de très engagé et de rebelle. Il racontait même s'être fait renvoyer de l'université parce qu'il affrontait ses professeurs. J'ai été élevée parmi des gens qui avaient une vision du monde ouverte, sociale. Mes parents m'ont élevée dans une valeur qui m'a marquée à jamais : sa vie, il faut se l'organiser, faire les choses en fonction de quelque chose d'utile. Je me souviens que, quand j'étais toute petite, ayant l'impression que j'étais dans mes rêveries, mon père m'avait emmenée dans le quartier gitan d'Avignon pour me montrer que tout le monde n'avait pas notre chance. Il l'avait fait de façon pédagogique. »

SAUVEGARDE DE L'URBANISME

Avec son premier mari, dans les années post-soixante-huit, la jeune femme quitte la banlieue chic et verte de Bruxelles pour s'installer dans un quartier populaire du centre-ville. Elle entre au comité de quartier et y va « à fond ». De grands repas sont organisés pour les habitants, les enfants viennent y faire leurs devoirs. Elle s'implique aussi beaucoup dans la sauvegarde de l'urbanisme. Ce n'est pas un

hasard si le mémoire qu'elle écrit en 1975 s'appelle *Ségrégation sociale, ségrégation spatiale*. « M'occuper des gens me passionnait. Je pensais que l'on pouvait changer la donne, sans pour autant adhérer à un parti politique. Je voulais une transformation de terrain avec les gens. »

Outre des valeurs et un sens de l'engagement, son père lui a légué autre chose de fondamental pour elle : le goût de la lecture, et, plus largement, l'amour de l'art. Car ce papa lointain, pas du tout « gâteau », qu'elle voit peu, possède une magnifique bibliothèque par laquelle la fillette est fascinée. Et le soir, il transforme la salle de réunion de son agence publicitaire, installée dans un joli cloître de la capitale, en un petit théâtre-cabaret qui accueille Caura Vaucaire, Colette Magny ou même Barbara. Et puis, il écrit des romans – le premier paraît en 1973. Avant de se lancer dans l'édition.

NAISSANCE D'ACTES SUD

C'est en 1979, peu après son déménagement dans le mas du Paradou acheté avec sa femme au cœur des Alpilles, qu'Hubert Nyssen accole à ACTES (Atelier de cartographie thématique et statistique) le suffixe Sud pour publier les écrits de Victor Hugo contre la peine de mort. Après un bref passage par Paris, Françoise les rejoint avec ses enfants de trois et cinq ans. Non seulement elle ne les quittera pas, mais, à Arles, sur les bords du Rhône où la maison d'édition s'est installée, elle va donner vie à son rêve avec son second mari : ouvrir une librairie. Elle est en effet convaincue qu'« à travers les livres, on découvre l'autre, les méandres de la pensée, des situations de vie ».

Au fil des ans, le Méjan est devenu un véritable centre culturel avec une librairie, des cinémas – une autre passion de Françoise -, une salle de spectacle ou une galerie. « On est culture en naissant, on est issu d'une histoire et on s'en construit une autre avec celles qui sont autour de nous. La culture est pour moi une évidence. On n'existe pas en dehors d'elle », estime celle qui, comme ministre, a mis l'accent sur l'éducation et l'accès à la culture.

Un autre de ses terrains d'engagement est l'écologie. Dès ses études, elle était « très remontée » contre l'industrie chimique. Et son second mari, ingénieur agronome, faisait du vin bio. C'est ainsi que la maison d'édition qu'elle dirige aujourd'hui, couronnée par cinq prix Goncourt, publie des livres de Pierre Rabhi, Cyril Dion (réalisateur de *Demain*) ou Edgar Morin dans la collection « Le domaine du possible ».

« On voit la dégradation de la Terre qui est notre plus grande richesse, se désolent-elle. Quand on appauvrit les sols, la production est moins nutritive et on s'alimente de moins en moins bien. C'est dramatique, on a tout faux. La culture écologique est un combat du lien, de la transversalité. Il faut arrêter de se comporter en extracteurs pour son propre plaisir. » Le domaine du possible est aussi une école créée dans la région après la mort de son fils Antoine, dyspraxique et hypersensible. Accompagnant les enfants dès la maternelle pour en faire des êtres autonomes et responsables, cette institution sans pédagogie spécifique ambitionne de devenir un modèle d'agroécologie et de permaculture à grande échelle. Une formation universitaire y a débuté cet été. ■

Françoise NYSSSEN, « *Plaisir et nécessité* », Paris, Stock, 2019. Prix : 22,25€. Via *L'appel* : -5% = 21,14€.

L'info, notamment, en fait les frais

AUDIOVISUEL

PUBLIC :

AU SERVICE DE TOUS ?

Frédéric ANTOINE

Depuis cette rentrée, le magazine d'enquêtes et reportages *7 à la Une*, que la RTBF proposait le samedi en avant-soirée, est passé à la trappe. L'émission avait pourtant son public, et proposait des sujets sortant des sentiers battus réalisés dans des formats courts et dynamiques, ce qui n'est pas commun en télévision. Le personnel de ce magazine a, paraît-il, été rattaché aux services d'info quotidienne, dont il vient renforcer les équipes. *7 à la Une* s'inscrivait pourtant dans ce que l'on attend d'un opérateur de service public comme productions originales.

Proposer des émissions d'informations, notamment sous forme de journaux télévisés, relève bien évidemment aussi de la mission d'un service public. Mais supprimer un magazine alors que les effectifs du personnel couvrant l'actualité quotidienne sont déjà bien dotés ne nourrit pas la diversité de l'offre, elle aussi souhaitée de la part d'un organisme de radio-télévision subventionné, en grande partie, par l'argent des citoyens...

INFO DU SOIR : BONSOIR

Une autre émission d'information disparaît des radars de la RTBF. Et celle-ci relève, cette fois, de la couverture de l'actualité quotidienne : *Views*, le court journal télévisé que La Deux proposait théoriquement à 22h30, est lui aussi supprimé. La formule, lancée il y a deux ans, devait s'adresser à une audience jeune (18-35 ans), amatrice d'informations brèves sous forme de « capsules », avec des séquences d'images devant ressembler à celles que l'on trouve sur YouTube ou les réseaux sociaux. Conçues pour être également vues sur Facebook ou Auvio, ces séquences étaient réunies et diffusées sur La Deux en deux éditions coordonnées par un journaliste-présentateur au look et à l'allure décontractés.

Assez rapidement, l'édition de 18h a été supprimée, faute de spectateurs. Restait celle de 22h30, dernier bulletin d'informations tv de la journée, héritier des « jt2 » que la télévision belge a proposés pendant des dizaines d'années en fin de soirée avant de clôturer

ses programmes. L'audience attendue n'ayant pas été au rendez-vous là non plus, et la formule un peu légère de ce journal ne convainquant sans doute pas un public plus (ou très) âgé, l'expérience *Views* est arrêtée. Il est parfois bon de reconnaître un échec quand un programme n'atteint pas son but.

Mais, à l'heure où ces lignes sont écrites, on ne dispose pas d'informations sur ce qui, éventuellement, remplacera cette dernière séquence d'informations journalière. On parlait cet été d'un « journal tout en images », mais sans certitude... Alors que l'opérateur supprime un magazine pour renforcer ses équipes d'information quotidienne, occuper le créneau aussi en fin de soirée ne relève-t-il pas des missions attendues d'un service public ?

INFO DE NUIT : SALUT

En parallèle, depuis le 1^{er} juillet, la RTBF radio ne diffuse plus de flashes infos en direct de minuit à cinq heures du matin. Un mini-journal parlé est enregistré à 23h et proposé toute la nuit. Là aussi, l'argument est que « l'audience est extrêmement faible », ce dont personne ne doute. Mais une veille informationnelle, c'est parfois utile. Les infos de nuit avaient été instaurées sur la radio publique au lendemain du tremblement de terre de Liège, en 1983. Cette nuit-là, la panique s'était emparée d'une population n'ayant d'autre moyen de s'informer que d'écouter des radios privées qui avaient lancé des nouvelles erronées et alarmistes. Qu'en serait-il à l'avenir dans pareille circonstance, lorsqu'à côté des radios privées, les réseaux sociaux débordent de fake news en tout genre ? Il semblerait qu'en cas de drame, un système d'alerte radio a été mis sur pied en collaboration avec l'agence Belga. Aurait-on oublié que,

Médias
&
Immédi@ts

RCF EN DAB+

L'administrateur délégué de la SPRL 1RCF FWB a crié victoire le 17 juillet : sa société a obtenu du CSA une fréquence sur le réseau DAB+ qui couvrira toute la Belgique francophone. Cette nouvelle radio catholique soutenue par l'épiscopat démarrera cet automne depuis Wavre et proposera « des contenus culturellement positifs ». Un projet très ambitieux qui nécessitera d'énormes moyens financiers, alors que le nombre d'auditeurs équipés en matériel DAB+ restera encore longtemps très limité.

LE (BON) POINT

Hier, on faisait sa prière avant de s'endormir, on passait en revue le « bien » et le « mal » rencontrés pendant la journée. Aujourd'hui, une appli aide à faire le tri. Chaque soir, *Smylife* propose de noter sur son téléphone les points positifs et négatifs de la journée, puis de se concentrer sur le positif, car chaque jour est porteur de bonheurs. Par semaine ou par mois, l'appli permet ensuite de mesurer l'évolution de son bien-être.

Sur Android et iOS.



Suppression de 7 à la Une, remodelage du journal télé de 22h30, abandon des flashes info de nuit en radio... Ces modifications de programmes de la RTBF sont-elles compatibles avec l'idée du service public audiovisuel ?

ÉMISSIONS SUPPRIMÉES.
En voici une que l'on ne verra plus.

la nuit, les journalistes de Belga ne travaillent pas depuis la Belgique, mais en direct de Sydney, en Australie ?

REPOSITIONNEMENTS

Ce 2 septembre, la chaîne privée d'informations LN24 a commencé à émettre, diffusant sur la Belgique francophone en continu 24h/24, tant en télévision qu'en radio (si DH Radio perd finalement son recours contre le CSA). Face aux abandons et restructurations de l'info prévues par la RTBF, un boulevard s'ouvre peut-être devant la nouvelle venue. Même si, ponctuellement, le service public dit escompter réagir. La réorganisation de l'offre de sa radio de référence, La Première, aurait notamment pour objectif de ne pas laisser les auditeurs avides d'infos (et plutôt âgés) partir vers la concurrence, en tout cas le matin. Mais quid de la soirée ou de la nuit ? Côté positif, la RTBF a aussi décidé de louer un canal sur la radio numérique en Flandre,

afin d'être audible partout. Une bonne nouvelle... pour ceux qui détiennent l'équipement adéquat. En tv, depuis un an, elle propose un nouveau jeu belge de culture générale, *Les associés*, qui lui permet de se passer de l'émission française *Tout le monde veut prendre sa place*. Une bonne idée... Mais ce jeu reste diffusé à 17h35, soit fort tôt pour réunir un large public diversifié...

PEAU DE CHAGRIN

Selon l'Union Européenne de Radiodiffusion (UER), qui réunit tous les opérateurs publics d'Europe, les médias de service public (MSP) sont « *des programmes de radiodiffusion réalisés, financés et contrôlés par le public, pour le public. Les radiodiffuseurs MSP sont souvent établis par la loi, mais sont non partisans, indépendants et agissent au bénéfice de la société dans son ensemble* ». Le public a-t-il vraiment un mot à dire face aux réorganisations prévues, et celles-ci

s'opèrent-elles dans l'intérêt de la société ?

La question ne se pose pas qu'à la RTBF. En Suisse, le service public SSR n'est sorti l'an dernier que par la petite porte d'un referendum qui entendait mettre fin à son financement par la redevance payée par tous. En France, le service public est en pleine redéfinition. Et en Flandre, la VRT a décidé en décembre 2018 de ne plus diffuser ses programmes de télévision par voie hertzienne, arguant que, à l'heure actuelle, tout le monde peut y avoir accès par le câble ou l'internet. Sauf qu'un abonnement au câble ou au web, cela se paie. Et ce n'est pas disponible partout et tout le temps (notamment en cas de panne de courant ou de catastrophe naturelle). Alors que, par voie hertzienne, le message continue à être diffusé quoiqu'il arrive. Et peut toujours être capté gratuitement. La nuance est plus qu'un détail. Elle constitue une des caractéristiques de ce qu'est le service public audiovisuel. ■

MAMANS-RÉALITÉS



La télé-réalité *Les reines de shopping* ne fait plus partie de la grille d'après-midi de RTL-TVI. À la place : une série de docu-réalité, *Les mamans*. Les histoires (vraies) de six jeunes femmes françaises de 24 à 30 ans habitant la ville ou la campagne, célibataires ou en couple, juste mariées ou séparées, professionnellement actives, femmes au foyer ou étudiantes. Mais

toutes déjà mamans. Le docu-réalité met en scène les événements de leurs vies de femme et de mère. De quoi séduire le jeune public féminin dont la chaîne a commercialement besoin. Ce docu-réalité cartonne sur la chaîne française 6ter depuis 2018. Grâce à un casting évolutif, elle y est à sa troisième saison. Mais les jeunes mamans belges s'identifieront-elles à la vie de leurs consœurs françaises ?
Sur RTL-TVI, Lu-Ve, 16h25.

CYCLE OZON

Le réalisateur de *Grâce à Dieu* (*L'appel* 04/2019) est le cinéaste le plus prolifique du cinéma français. Arte rend hommage à François Ozon du 1^{er} au 9 septembre en proposant quatre de ses films dont les récits sont rythmés par le deuil, le sexe, l'amour ou le désir : *Sous le sable*, *Jeune et jolie*, *Une nouvelle amie* et *Le temps qui reste*.

Un théâtre tout neuf à Bruxelles

DE NOUVELLES FENÊTRES POUR LE RIDEAU

Jean BAUWIN

Ces dix dernières années n'ont pas été de tout repos pour le Rideau de Bruxelles. Après avoir quitté le Palais des Beaux-Arts, où elle était installée depuis sa fondation il y a plus de septante ans, la plus ancienne compagnie de théâtre encore en activité dans la capitale a en effet vécu quelques saisons nomades. Aujourd'hui, riche de toutes ses expériences, elle s'installe rue Goffart, à Ixelles, au cœur d'une architecture résolument contemporaine, ouverte sur le quartier et qui offre de multiples possibilités scéniques.

FIL CONDUCTEUR

Après un week-end d'ouverture les 7 et 8 septembre, c'est le festival RRRR qui lancera la saison. Un nom qui résonne comme un roulement de tambour. Quatre spectacles, coproduits par le Théâtre de Poche de Genève, interrogent le rapport à soi et à la société : « *Parviendra-t-on à transformer la société ou bien va-t-on se faire broyer par elle ?* » Les quatre

pièces se jouent dans un même dispositif théâtral et les acteurs des trois premières se retrouvent dans la quatrième. Un vrai fil conducteur se tisse donc entre elles et croise l'intime et le collectif.

Les voies sauvages, un texte de Régis Duqué, auteur belge soutenu par le Rideau, s'inspire des récits d'un alpiniste et confronte l'individu au dépassement de soi, à l'échec et à la solitude. Autant de situations aisément transposables : « *On ne domestique pas la montagne, c'est nous qui changeons.* » *Krach*, de Philippe Malone, est un brûlot politique et poétique qui montre comment la société capitaliste peut broyer un travailleur. Celui-ci se jette par la fenêtre d'une tour et la pièce dure le temps de sa chute.

Votre regard, de Cédric Bonfils, plonge dans la réalité d'un migrant sans papiers. Il se retrouve dans un appartement face à une femme al-longée qui tient un couteau entre ses mains. Le silence de cette femme l'incite à lui confier ses peurs.

Après quelques années de nomadisme, le Rideau de Bruxelles s'installe enfin durablement dans une maison de théâtre à Ixelles. Le RRRR festival essuie les plâtres de ce nouvel espace.

Erratiques, de Wolfram Höll, enfin, est une pièce troublante, délicate et poétique sur les liens familiaux. Juste après la chute du mur de Berlin, un jeune homme projette sur ceux de son quartier des images de sa mère disparue. Il tente de comprendre ce monde qui l'entoure et qui change.

UN LIEU OUVERT

Outre ces quatre spectacles, le festival, qui se veut ludique et ouvert à tous, propose aussi des lectures, des ateliers, des rencontres, des visites du lieu et des festivités qui animeront tout le quartier. Situé au carrefour de Matonge, du quartier européen et de la place Flagey, le Rideau espère rencontrer différents publics, et surtout ceux qui pensent que le théâtre n'est pas fait pour eux.

Il s'est donné depuis longtemps cette mission et travaille régulièrement avec des CPAS ou des associations de terrain, et aussi avec les enseignants pour toucher le public scolaire.

Toiles
&
Planches

L'ART DE RÉSISTER

Les chemins de deux jeunes résistants se croisent. Il est reporter et a fait la photo de Ben Laden avant les attentats du 11 septembre. Elle est dessinatrice et lutte contre Bachar El Assad en taguant les murs. Jasmina Douieb, metteuse en scène engagée qui ne craint pas les sujets sensibles, entend rappeler que la force de vie et la colère légitimes sont finalement les meilleures armes contre la barbarie. (J. Ba.)

Borders, de Henry Naylor, du 12/09 au 19/10, au Théâtre Le Public, rue Braemt 64-70 à 1210 Bruxelles. ☎ 0800.944.44 www.theatrepublic.be

CYRANO, LA SUITE

Après les ruines de Villers-la-Ville cet été, l'inépuisable succès d'Edmond Rostand poursuit sa lancée, dans une mise en scène de Thierry Debroux avec, dans le rôle principal, un Bernard Yerles plus vrai que nature. Un roc, un pic, une péninsule. Et toute la modestie d'une âme généreuse, que la Nature n'avait pas choyé. À ne pas manquer si on ne l'a pas vu en plein air.

Cyrano, Théâtre du Parc (Bruxelles) 12/09-20/10 (www.theatreduparc.be), Aula Magna (Louvain-la-Neuve) 5-10/11 (www.atjv.be), Wolubilis 5-7/12 (www.wolubilis.be), Théâtre de Liège 27/12-04/01 (www.theatredeliège.be)



ENDROIT OUVERT.
Un lieu accueillant à l'écoute du quartier où il est installé.

© Rideau de Bruxelles

La rénovation de cette Maison de Théâtre, qui était autrefois une charbonnerie, s'organise autour d'un patio, un puits de lumière transparent. Le directeur, Michael Delaunoy, aime que le lieu s'organise autour d'un vide. Symboliquement, il se dit là quelque chose du mystère propre à cet art. Les architectes ont beaucoup travaillé sur la lumière. Il y aura même la possibilité de faire entrer la nature dans la salle par un système de volets. Au final, le résultat est enthousiasmant et crée, au cœur de la ville, un endroit apaisant, un îlot d'isolement où se ressourcer.

La salle permet également une plus grande liberté dans les mises en scène, tout en gardant un haut niveau d'exigence. Cela dynamise également les équipes techniques, artistiques ou administratives qui, jusque-là, étaient morcelées et travaillaient dans des bâtiments différents. Ce lieu accueillant et convivial s'ouvre aussi à des collaborations avec les commerçants du quartier.

L'ESPRIT DES ORIGINES

Michael Delaunoy, qui restera aux commandes jusqu'en 2020, a voulu instaurer une rotation dans la direction du théâtre en installant un système de mandats. Durant les treize ans où il a dirigé le Rideau, il a dû gérer le divorce avec le Palais des Beaux-Arts, les années de transhumance où le théâtre a continué de présenter ses créations dans d'autres salles bruxelloises, et enfin l'installation à Ixelles. Ces années de crise ont été d'une grande richesse humaine, agrémentées de belles rencontres et de fructueuses collaborations, mais épuisantes. Si, aujourd'hui, une nouvelle page s'ouvre, les missions du Rideau restent les mêmes qu'à sa fondation.

C'est en 1943, en pleine occupation, que Claude Étienne fonde ce théâtre. Il loue un espace au Palais des Beaux-Arts où il produit ses créations. Il lui arrive même de faire jouer un musicien juif au nez et à la barbe de l'oc-

cupant. Après la guerre, le Rideau est agréé par l'État avec la mission de contribuer au renouvellement de l'art dramatique et au travail sur les nouvelles écritures. Claude Étienne est resté un formidable découvreur de talents jusqu'à ce qu'il passe la main en 1992, juste avant de mourir. C'est lui, par exemple, qui a demandé au romancier Paul Willems d'écrire pour le théâtre. Celui-ci a ainsi livré quelques chefs-d'œuvre qu'on a hâte de voir recréés sur scène.

Jules-Henri Marchant, directeur jusqu'en 2007, puis Michael Delaunoy ont poursuivi ce travail sur les nouvelles écritures et les collaborations avec de jeunes auteurs, pour la plupart belges francophones. Le Rideau a créé des partenariats avec d'autres théâtres en Suisse, en France et au Québec, et a aussi présenté des œuvres d'auteurs flamands.

Aujourd'hui, l'art théâtral est en pleine mutation. Il n'est plus limité aux formes traditionnelles d'écriture dramatique. Les spectacles s'écrivent parfois collectivement sur le plateau, des textes à l'origine non théâtraux sont adaptés pour la scène, etc. Mais si l'écriture prend des formes différentes, le Rideau reste attentif aux questions du sens. « *Le théâtre nous interroge et s'inscrit dans une réalité qui est à la frontière de problématiques intimes et collectives* », observe son actuel directeur. En révélant ces auteurs émergents et en soutenant les nouvelles pratiques scéniques, cette salle bruxelloise est un ferment de création nécessaire et incontournable. ■

Fête d'ouverture les 07 et 08/09, *RRRR festival*, du 14 au 21/09, au Rideau de Bruxelles, rue Goffart 7A à Ixelles. ☎02.737.16.01
www.rideaudebruxelles.be



LA MORT ET LE LOUP

Ce conte philosophique apprivoise la mort pour approcher le deuil autrement. Cet été-là, mamie Sara a rassemblé sa famille pour fêter ses 80 ans. Les rivalités et les rancœurs ne manquent pas de ressurgir entre frères et cousins. Sara raconte à ses petits-enfants le pacte mystérieux qui la lie à un loup. Dès

lors, ceux-ci vont tout mettre en œuvre pour capturer cette bête et sauver leur grand-mère. Ce film, gorgé de soleil et d'amour, mêle les images réelles au dessin animé. Cette aventure initiatique évoque avec profondeur un sujet difficile, mais sur le ton d'une comédie d'été.

Ma famille et le loup, film d'Adrià Garcia, en salles depuis le 21/08.

QUASI CHAMPION

Théo, 12 ans surnommé Fourmi (Maleaume Paquin), brille sur les terrains de foot. Pour ne pas désespérer son père (François Damiens), séparé de sa femme et enlisé dans une vie morne, il lui fait croire qu'il a été recruté par un prestigieux club anglais. Ce mensonge va le dépasser. Une comédie douce-amère réalisée par Julien Rappeneau.

Fourmi, en salles le 11/09.

Cover bands, tribute, reprises...

LE RETOUR DES VIEILLES GLOIRES ?

Stephan GRAWEZ

Un an après le film *Bohemian Rhapsody* consacré à Freddie Mercury, la tournée *Queen The Unique Rock-Symphonic Celebration* débarque en Belgique. Vivantes ou disparues, les stars continuent de briller.

Sorti fin 2018, le biopic *Bohemian Rhapsody* réalisé par Bryan Singer a connu un succès commercial fabuleux, à l'image de Queen, groupe mythique dont la carrière active de vingt ans s'est arrêtée net au décès de son leader Freddie Mercury, en novembre 1991.

Car si le groupe a continué ensuite sans son fondateur, le lustre d'antan n'était plus le même. Et quel lustre ! Car Mercury reste dans bien des mémoires, notamment pour son inoubliable prestation au *Live Aid* en 1985. Ou grâce à ses explorations artistiques dans *Barcelone*, chanté en duo avec Montserrat Caballé en 1988.

Qu'est-ce qui fait donc courir ainsi les foules derrière des stars disparues ou oubliées ? « *Le succès de Bohemian Rhapsody a quelque chose de très positif*, estime Marc Ysaye, animateur et fondateur de Classic 21 sur la RTBF. *Des jeunes, qui aujourd'hui écoutent plutôt du hip-hop et du rap que du rock, ont redécouvert le groupe Queen. Cela donne un petit coup de frais !* »

SUCCÈS DIVERS

« *Les biopics musicaux ne sont pourtant pas nouveaux*, poursuit-il. *Ces films foisonnent et passionnent de nouvelles générations. Mais les succès peuvent être divers : par exemple, le film sur Elton John, Rocketman, sorti cette année, n'a pas connu un immense succès. Rien que sur Netflix, on peut aussi en trouver des tas : des documentaires, des films joués avec des acteurs, des artistes qui se racontent, comme Suzi Quatro, etc. Netflix vient aussi de produire la bio de Robert Johnson, bluesman américain mort en 1938, dont le film Devil at the Crossroads retrace le parcours. Tout cela bénéficie sans aucun doute de l'effet Queen.* »

Mais les stars ne revivent pas que sur écran. Les scènes restent des lieux et des moments importants. « *Ce n'est pas nouveau non plus*, analyse encore Marc Ysaye. *Les cover band (groupes de reprises) ou les tribute (centrées sur un seul artiste) ont commencé il y a plus de vingt ans. Là-dedans, il y a à boire et à manger... Certains arrivent à jouer aussi bien que l'original. Des tribute de Deep Purple ou de Yes sont*

déjà même arrivés à inviter sur scène leurs pères fondateurs. On raconte aussi l'anecdote de Peter Gabriel emmenant ses filles voir un cover de Genesis et qui leur avoue que ce groupe joue exactement comme le vrai Genesis. »

ÉMOTIONS ET BUSINESS

La recette de ces groupes de reprises est souvent la même : faire revivre les émotions de la scène aux plus anciens ou faire découvrir des groupes que l'on n'aurait pas l'occasion d'aller voir, soit parce que le groupe n'existe plus, soit parce que le cachet exorbitant constitue un obstacle. Les cover, c'est donc tout bénéfice pour les organisateurs et le public qui doivent nettement moins déboursier. Beaucoup d'entre eux reconnaissent d'ailleurs que la qualité ne pâtit pas de ce genre de groupes, qui se sont tous globalement améliorés. Finis les bands de mariages ou de foires commerciales qui crachotaient leurs morceaux dans des chapiteaux improbables. Petit prix, oui ; mais sans brader la qualité !

S'ils y trouvent autant de plaisir que leurs fans, les artistes cover sont aus-

Portées
&
Accroches

« GUEULES » EXPOSÉES

Exposées à la Fonderie, à Molenbeek, les photos de Patrice Niset font surgir les « gueules », les gestes et les univers d'artisans et travailleurs bruxellois. Ces images très grand format entrent en dialogue avec d'anciennes machines dans un contraste saisissant. Les métiers présentés sont parfois rares et insolites, mais ils façonnent le quotidien. C'est aussi l'occasion de (re) découvrir un site industriel remarquable, l'ancienne Compagnie des Bronzes.

La gueule de l'emploi, jusqu'au 03/10, rue Ransfort 27, 1080 Molenbeek. En plein air, entrée gratuite. ☎ 02 410 99 50 info@lafonderie.be www.lafonderie.be

NUITS VÉNITIENNES

Les liégeoises et musicales « nuits de septembre » célèbrent cette année le temps de la splendeur vénitienne. Dans sept lieux différents, huit concerts en proposent tous les aspects : femmes compositrices, psaumes, chants de dévotion, motets politiques, madrigaux, œuvres pour cuivres, sans oublier un duel musical Haendel-Scarlatti et d'inévitables monuments de Vivaldi. Un autre regard sur une musique que l'on croit connaître.

Liège, 06-28/09. Programme complet : www.lesnuitsdeseptembre.com

si des personnes souvent plus accessibles et moins difficiles à aborder que les groupes ou stars confirmés. Et les formules varient, elles aussi : cela va du groupe de puristes pour qui la musique prime avant tout, à celui qui s'inspire de la star originale avec un souci du détail quasi maniaque. Les moindres traits physiques et vestimentaires, les attitudes et les mimiques doivent faire oublier que la scène est foulée par une copie.

2019 ET WOODSTOCK

En Belgique, divers festivals s'intéressent ou se consacrent entièrement à ces cover et tribute bands. Brussels Affairs (cover des Rolling Stones) était à Ittre en juin. Le même mois, à Spa, le douzième Heroes Tribute Festival rassemblait près de vingt

groupes. À Rochefort, en août, la deuxième édition du Tribute Night accueillait des cover de Jean-Jacques Goldman (Goldmen), de Téléphone (T-Léphone Export) et de U2 (Achtung Babies). Et les inconditionnels de Queen pourront retrouver Pilgrims cover Queen en septembre à Seneffé. Un festival qui en est à sa dixième édition et qui réserve une partie de sa programmation à des cover bands.

Côté anniversaires, 2019 est aussi placé sous le signe des cinquante ans de Woodstock. Il n'en fallait pas plus à Marc Ysaye pour reprendre la route avec le groupe Mister Cover. Ensemble, ils poursuivront la formule d'une conférence illustrée avec des interventions musicales *live*. Entre 2015 et 2018, le groupe avait déjà sillonné les villes et campagnes avec *L'His-*

toire du rock et, plus récemment, avec le spectacle *Beatles vs Rolling Stones*. La trentaine de dates autour de ces deux premiers concepts avait montré l'intérêt de la démarche.

Leur nouveau spectacle, *Woodstock*, sera axé sur ce festival qui est entré dans l'histoire grâce à ses artistes et au contexte socioculturel et économique de l'époque. Et sans doute aussi à cause des débordements qui ont pris de court les organisateurs, tant au vu de l'ampleur inattendue de la foule présente, que de leur capacité à respecter le timing. Le Woodstock Festival aura marqué l'histoire de la musique et des festivals. En septembre, Marc Ysaye et Mister Cover feront revivre l'ambiance des sixties à travers cet événement emblématique de la culture hippie. Avis aux amateurs de Jimi Hendrix, Joe Cocker, Canned Heat ou encore The Who...



© Mister Cover

MISTER COVER.
Faire revivre les émotions de la scène aux plus anciens ou découvrir des groupes que l'on n'aurait pas vu.

Septembre sera aussi l'occasion de redécouvrir Queen avec un mixte symphonique et cover. Le *Time Orchestra*, composé de vingt-six musiciens belges et ukrainiens sera accompagné d'un cover tchèque, dont le leader Michaël Kluch est d'abord chanteur d'opéra. Il s'est déjà glissé dans la peau de Freddie Mercury dans un opéra qu'il a monté en Hongrie. Avec son band, il fera revivre la folie de Queen pour quatre dates en Belgique. ■

50 ans de Woodstock (Marc Ysaye et Mister-Cover) au Biéreau-LLN le 18/09 et au Cirque Royal le 09/11. www.popline.be

MisterCover, Pilgrims et Goldmen à Seneffé les 20-22/09. www.seneffefestival.com

Queen The Unique Rock-Symphonic Celebration au Wex-Marche le 19/09, au Capitole de Gand le 20/09, au Cirque Royal le 24/09 et au Stadsschouwburg d'Anvers le 25/09. www.classicall.be/spectacle/queen



À TRAVERS LE VERRE

Bien connu comme « passeur de lumières », l'auteur-acteur-artiste Bernard Tirtiaux (68 ans) n'en est pas à son premier vitrail. Mais rares sont les occasions de découvrir ses œuvres en exposition. Né en 1980 à Namur de parents polonais, Grzegorz Gurgul, de St-Gérard (Mettet), est moins connu, mais sa pratique des couleurs dans l'art du vitrail est unique en Europe. Verrier du

froid et verrier du chaud, ils se sont ici unis pour présenter leurs créations et révéler les secrets de leur art. Cette expo propose de parcourir de bout en bout le cheminement de ces créations lumineuses qui marient fer, verre et lumières.

Passeurs de lumière, Centre culturel de Dinant, rue Grande 37. Lu-Ve 8h30-12h et 13h-17h. Sa-Di : 14-18h. Clôture : 29/09 (11-18h) en présence des artistes. Ceux-ci animeront aussi ensemble une conférence le Sa 21/09 à 15h.

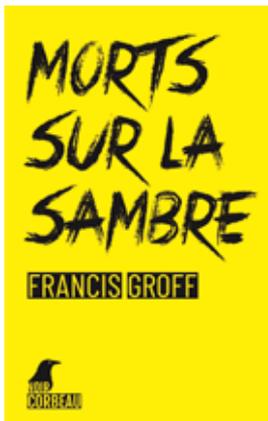
YOUSOU-FÊTE

Une « fête africaine » entounera le retour à Bruxelles du chanteur sénégalais Youssou Ndour, aussi célèbre pour ses tubes que pour ses engagements humanitaires. Il sera accompagné de son groupe, Super Étoile de Dakar, et accueillera plusieurs invités (Mohombi, African Protoköl, Baye Camara Jr, Azaya, etc).

À Forest-National, le 14/09. <https://urlz.fr/9jsJ>

Polar made in Belgium chez Weyrich

MEURTRES AU PAYS NOIR



Avec Morts sur la Sambre, l'auteur Francis Groff participe au lancement d'une nouvelle collection de polars intitulée Noir corbeau. Un défi réussi.

Chantal BERHIN

Bouquiniste établi à Paris, Stanislas Barberian a le flair pour dénicher des livres rares et satisfaire les marottes de ses clients. Il se déplace en France et en Belgique, avec une étape régulière à Bruxelles chez son amie Martine, elle aussi bouquiniste. Lors d'un de ses trajets, Barberian s'arrête du côté de Charleroi, sa terre natale, chez un collectionneur, procureur du Roi dans cette même ville.

Le voilà mêlé par hasard à un fait divers : la mort d'un juge d'instruction retrouvé noyé dans la Sambre. Un accident, selon la police locale. Conclusion bien trop rapide pour Barberian. Qui, convaincu qu'il y a eu agression, met tout en œuvre pour faire changer d'avis le commissaire en charge de l'enquête et lui faire requalifier les faits en meurtre.

Une initiative que n'apprécie pas vraiment l'intéressé, vexé d'être remis en question par un non professionnel.

VISITE DU « PAYS NOIR »

Dans ce roman très vite addictif, Francis Groff emmène le lecteur dans une série de lieux chers aux habitants du « pays noir » : les quais de Sambre à Landelies, les écluses, un bateau-chapelle à Marchienne-au-Pont, le château de Cartier où a séjourné Marguerite Yourcenar, les couloirs du palais de justice de Charleroi... On rencontre des magistrats ripoux, des prostituées, de dangereux malfrats, le tout dans une ambiance parfois glauque, mais éclairée par un regard affectueux posé par le bibliophile sur l'humanité de certains personnages.

La personnalité attachante de Stanislas Barberian, son caractère fouineur et obstiné, parfois bougon, et son humour bien belge, le placent sans usurpation dans la lignée de ces héros (Hercule Poirot, Miss Marple...) qui ont pour manie d'ajouter leur grain de sel à une enquête dont ils n'ont pas la charge. Aux dires de l'auteur, « Barberian est une synthèse entre un

Carolo au caractère bien affirmé, un Liégeois cultivé (il a fait ses études à l'ULiège) et un Parisien qui aurait su conserver une modestie naturelle ». « Je pense que si je n'avais pas choisi la profession de journaliste, j'aurais fait un bouquiniste acceptable. Finalement, je suis peut-être Stanislas Barberian... », confie encore le romancier, journaliste en presse écrite, radio et télé, scénariste et réalisateur pour la télévision.

TERREAU BELGE

Morts sur la Sambre est l'un des trois premiers titres d'une nouvelle collection de romans policiers intitulée *Noir corbeau*, aux éditions Weyrich. Par son choix d'une couverture jaune vif, de lettres noires et du profil d'un corbeau, l'éditeur adresse un clin d'œil au *Masque*, la plus ancienne collection française de polars. *La Grande Fugue* de Ziska Larouge et *Les seins des saintes* de Christian Libens, les deux autres parutions, possèdent une même implantation dans un terreau bien belge, selon le cahier des charges de l'éditeur.

« Olivier Weyrich a eu le nez fin en proposant cette collection à trois auteurs aux styles totalement différents, se réjouit Groff. C'est de cette différence que vont naître des polars polymorphes, riches en saveurs mélangées. » Deux nouveautés par an sont prévues, dont d'autres enquêtes de Stanislas Barberian, que l'on se réjouit de retrouver aussi vite que possible. « *La Sambre a baigné mon enfance, mais le prochain roman se situera à Namur, dans l'univers sulfureux de Félicien Rops* », confie déjà l'auteur. ■

Francis GROFF, *Morts sur la Sambre*, Neufchâteau, Weyrich, 2019. Prix : 19€. Via *L'appel* : -5% = 18,05€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



L'ANGE SALTIMBANQUE

Nathan, neuf ans, traîne son ennui et sa solitude dans les rues de Paris. Un jour, il rencontre Gavril, Gabriel en roumain. Un ange saltimbanque farfelu qui mêle les mots de ses poètes préférés avec les sons d'instruments hétéroclites. Qui donne à l'enfant de découvrir les traces de grands écrivains et d'anonymes disparus dans les raffles de la dernière guerre. C'est que Gavril a survécu au massacre des Tziganes et à une prison communiste. Trente ans plus tard, Nathan retrouvera les traces de son ami disparu. La romancière Sylvie Germain déambule ici en pays d'enfance, entre tragique et émerveillement. (J.D.)

Sylvie GERMAIN, *Le vent reprend ses tours*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 20,60€. Via *L'appel* : - 5% = 19,57€.



JOURNALISTE AGRICULTEUR

Chris De Stoop est un célèbre journaliste flamand, un « bekende vlamming », auteur remarqué de grands reportages et enquêtes. Il vient d'une famille d'agriculteurs proches du port d'Anvers. Après la mort de son frère qui dirigeait la ferme, il a repris l'exploitation familiale, menacée par le développement du port, les industries et de nombreux réaménagements du territoire au profit de routes, de constructions nouvelles ou de zones de protection écologique. Avec humanité et sensibilité, il décrit superbement un monde paysan de plus en plus minoritaire qui mérite meilleure compréhension et respect. (G.H.)

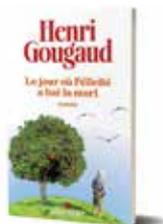
Chris DE STOOP, *Ceci est ma ferme*, Paris, Christian Bourgois, 2018. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.



ÉMOIS DE JEUNESSE

Focus sur deux jeunes garçons de dix-huit ans, amis de collège dans le milieu catholique traditionnel parisien autour des années 1935-1936. L'un un peu naïf et « coïncé », l'autre plus émancipé suite au divorce de ses parents. À quoi croyait-on à cette époque ? Quel regard portait-on sur la politique ? Comment vivait-on l'amitié, les relations amoureuses quand l'encadrement familial était très contraignant ? Laurence Cossé explore avec finesse cet univers en faisant découvrir aussi de manière détaillée et intéressante les débuts surprenants de la vogue des sports d'hiver dans un petit village des Alpes, Val d'Isère, avant qu'il ne devienne une station renommée. (G.H.)

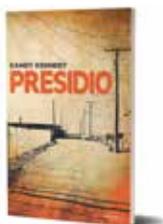
Laurence COSSÉ, *Nuit sur neige*, Paris, Gallimard, 2019. Prix : 13,50€. Via *L'appel* : - 5% = 12,83€.



PARLER AVEC UN MORT

À 95 ans, Félicité a décidé d'en finir avec la vie, convoquant ses amis à son enterrement. Pour ses derniers instants, elle a demandé à Blaise, son jardinier, de s'étendre à côté d'elle. Malheureusement, elle enfonce la seringue de mort-aux-rats dans le bras de son ami, qui meurt aussitôt. Curieusement, ces deux-là continueront de converser tout le reste du roman, dont l'action principale sera de donner au défunt une tombe digne et discrète. Même s'il se perd parfois un peu dans des considérations secondaires, ce roman dégage un grand amour de la vie et de la tendresse pour les membres de la communauté villageoise. (J.G.)

Henri GOUGAUD, *Le jour où Félicité a tué la mort*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 19,55€. Via *L'appel* : - 5% = 18,58€.



VIE D'ERRANCE

Roy ne veut rien posséder. Il vole ce qui lui est nécessaire et abandonne tout objet auquel il s'attache. Cela lui impose une vie d'errance à travers les États-Unis, de préférence loin des états où il risque de rencontrer des connaissances. Il passe d'un motel miteux à un autre où il fréquente le moins possible la faune de paumés qui les occupe. Au milieu de cette vie sociale minimaliste, lui prend le désir très risqué de renouer avec son frère. C'est à deux qu'ils vont désormais errer sur les routes, avant de constater qu'une jeune enfant se trouvait dans la voiture qu'ils ont volée. À côté de l'intrigue, ce roman est comme un documentaire sur des vies à la marge de la société. (J.G.)

Randy KENNEDY, *Presidio*, Paris, Delcourt, 2019. Prix : 23,35€. Via *L'appel* : - 5% = 22,19€.



SE SOUVENIR DE MAWDA

Dans la nuit du 16 au 17 août 2018, sur une aire d'autoroute, une fillette kurde de deux ans, Mawda, est tuée par un policier belge visant une camionnette transportant des migrants afghans et irakiens. Dans ce livre à double entrée, Vincent Engel fictionnalise cette « mise à l'épreuve de toutes les valeurs que l'Occident défend comme universelles ». Il donne alternativement la parole à Mawda (qui raconte l'amour entre ses parents, contre l'avis des cousins de sa mère, et leur fuite), la traductrice, le tireur ou le passeur. Et Michel Bouffieux reprend sa contre-enquête publiée dans *Paris Match*. (M.P.)

Vincent ENGEL et Michel BOUFFIOUX, *Deux ans et l'éternité*, Hévíllers, Ker Éditions, 2019. Prix : 10€. Via *L'appel* : - 5% = 9,5€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Le genre intraitable : politiques de la virilité dans le monde musulman. Avec Nadia Tazi, philosophe et écrivaine, le 26/09 à 18h au Centre culturel Espace Magh, rue du Poinçon 17, 1000 Bruxelles. ☎02.274.05.10
✉info@espacemagh.be

BRUXELLES. Sur l'éducation permanente - éducation populaire. Avec les responsables de la JOCI, le 10/09 de 17h à 21h, salle Helder Camara des CSC et ACV, rue Pletinckx 19.
☎02.242.18.11 ✉joci@jocycw.net

BURNONTIGE(BÉTHEL). Écologie et justice pour tous. Avec Mgr Delville et Christine Mahy présidente du

réseau wallon de la lutte contre la pauvreté, le 19/09 à 19h30 à Béthel Chemin vicinal, 2 à 4190 Burnontige-Ferrières. ☎0477.56.08.07

CHARLEROI. Les nouvelles frontières de la médecine : comment serons-nous soignés demain ? Avec Michel Goldman, professeur ordinaire à l'Université Libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Médecine de Belgique, le 19/09 à 17h30 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1. ☎02.550.22.12
✉info@academieroyale.be

GRAND-HORNU. Les institutions artistiques face aux droits culturels. Avec Bernard Focroulle et de

nombreux intervenants, organisée par le Festival Musical du Hainaut en collaboration avec l'ASBL Culture & Démocratie, le 04/10 à 9h30 au Mac's, rue Louise 82.
☎010.43.57.18
✉festivalmusiq3bw@lesfestivals-dewallonie.be



LIÈGE. Contre les élections. Avec David Van Reybrouck, journaliste, archéologue et historien, dans le cadre des Grandes Conférences liégeoises, le 11/10 à 20h à la salle

de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).
☎04.221.93.74

✉Nadia.delhaye@gclg.be
🌐 www.grandesconferencesliegeoises.be

NAMUR. Sur l'inouï de l'Évangile. Avec le père Dominique Collin, écrivain, le 01/10 à 19h30, à Lumen Vitae, rue Grafé 4. ☎081.82.62.55

NIVELLES. Accompagner... jusqu'à l'euthanasie. Avec Gabriel Ringlet, prêtre, écrivain et théologien, vice-recteur émérite de l'UCL, le 23/09 à 14h30 au Waux-Hall Centre culturel de Nivelles, place Albert Ier. ☎0476.29.00.17
✉aida-secretariat@mail.be

Formations

COUR-SUR-HEURE. Je me souviens d'Auschwitz. Avec Paul Sobol, survivant des camps de la mort, le 21/09 dès 10h30. Et *Arrêtons de décider pour eux*, avec Dominique Bigner, directeur d'une maison de repos, le 05/10 à 9h30 à l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean 72.
☎0475.24.34.59 ☎0497.31.65.26

HABAY-LA-VIEILLE. Comment prévenir le burn-out. Avec Eddy Vanganbek, coach pour les personnes touchées par l'épuisement professionnel, le 21/09, de 9h à 16h à la Fraternité Champagnat au Bua, rue du Bua 6.
☎0478.28.98.70
✉fr.albert.andregmail.com

LOUVAIN-LA-NEUVE. L'activité

physique, meilleur des médicaments. Avec Benoît Massart, le 13/09 de 9h30 à 12h, au Martin's Hôtel, rue de l'Hocaille.
☎010.47.41.96
✉lln@universitedesaines.be

WÉPION. La cigale au chômage ou fourmi en burn-out ? Week-end organisé par le CEFOC, le 12/10 de 9h30 à 18h30 et le 13/10 de 9h

à 16h, à La Marlagne, Chemin des Marronniers 26.

☎081.23.15.22
✉info@cefoc.be



Retraites

ATH. Préparation spirituelle au mariage. Avec les Centres de préparation au mariage, le 22/09, rue de Pintamont 36.
☎068.84.34.58
☎0498.82.98.99
✉charlesdufour@hotmail.com

BANNEUX. Tu l'as révélé aux tout-petits. Avec André Bromptart,

du 16/09 au 21/09 à la Maison de prière, rue des Fawes 64.
☎0474.98.21.24
☎0473.52.86.01
✉bruxelles@maranatha.be

RIXENSART. Prier et vivre le Notre Père en tout lieu en tout temps. Avec Sœur Marie-Madeleine Casteau, du 20/09 au 22/09, rue du Mo-

nastère à Rixensart.

☎02.633.48.50
✉accueil@monastererixensart.be



WÉPION. Vivre dans le temps de la fin ; le rapport du chrétien au temps. Avec Dominique Collin, dominicain et écrivain, du 20/09 au 22/09 au Centre spirituel de La Pairielle, rue Marcel Lecomte 25.
☎081.46.81.11
✉secretariat@lapairielle.be

Et encore...

BRUXELLES. Deuxième édition du bal du curé. Organisé par l'Unité pastorale des Sources vives, le 28/09, face au Fanal, rue Joseph Stallaert 6, 1050 Ixelles.
☎02.346.92.12

BRUXELLES. Portes Ouvertes de l'Église Protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle Royale). De 10h à 18h, rue du Musée, 1000 Bruxelles.
🌐 www.eqlisedumusee.be

CHÂTELET. 35e festival d'orgue. Le 13/09, le 04/10 et le 18/10 à l'église Saint-Pierre-et-Paul, Place

de l'hôtel de ville.
🌐 <http://festival-orgue-chatelet.e-monsite.com>

CHEVETOGNE (CINEY). Stage d'iconographie : initiation et un approfondissement à l'art d'écrire une icône. Avec Georges Farias, du 10 au 14/09 au monastère de l'Abbaye de Chevetogne, rue Monastère 65, 5590 Ciney.
☎083.21.17.63

FOSSÉS-LA-VILLE. De la terre au ciel... La collégiale saint-Fuillen (spectacle son et lumière). Les 06, 07 et 08/09 de 20h30 à 23h, place

du chapitre.
☎071.77.25.80
✉regare@fosses-la-ville.be



SOIGNIES (CASTEAU). Les festivités de la St Vincent : rencontre des chasses de St Vincent et Ste Waudru. Le 22/09 en l'église de

Casteau.
☎067.33.99.25

TOURNAI. Balade Vél'Eau - Plaine et Eau (De Tournai à l'Escaut, randonnée cycliste). Le 14/09 de 14h à 17h à l'Office du tourisme de Tournai, Place Paul-émile Janson 1.
☎069.22.20.45
✉info@visittournai.be

MONS. Cod Live : 5 heures. Avec Hugues Dayez et Rudy Léonet (RTBF), le 25/09 à 19h30 à Auditorium Abel Dubois, Esplanade Anne-Charlotte de Lorraine.
☎065.35.15.44 ✉info@plaza-art.be

CHRÉTIENNE « EN ROUTE »

Si je suis abonnée de longue date à votre revue, mes parents l'étaient aussi de l'Appel des cloches, avec lequel j'ai grandi et dont je possède encore un petit papier découpé sur lequel il est inscrit que je fus baptisée le 22 juin 1950 avec quelques autres nourrissons de l'époque, deux jours à peine après ma naissance pour me préserver des errances éternelles des limbes, sans doute !

Mais s'il y a une filiation entre ces deux publications, j'aime à expliquer à mes amis laïcs qui s'étonnent que, fille de mai 68, de Benoite Groult et de l'affaire Gaillot, je dépense des sous pour un « magazine chrétien », il y a une liberté de ton et une hauteur de vue dans L'appel qui lui donnent une place à part d'autres de cette catégorie, souvent plus proches de l'orthodoxie vaticane.

Comme je sais que le public prend plus souvent la plume ou la souris pour dire du mal que pour exprimer sa satisfaction, je voulais donc vous dire le plaisir et la curiosité que j'éprouve en découvrant chaque nouveau numéro, dont je parcours rapidement le sommaire avant de m'y plonger et replonger à loisir: Des articles de fond, des interviews, des petits « indices » souvent révélateurs, des spiritualités d'ici et d'ailleurs, j'en retire tout le suc avant de le donner à une amie prof de religion, d'histoire et de français qui s'en sert avec profit dans ses classes multiculturelles et multiconvictionnelles, comme source très fiable sur des sujets variés, vu la qualité de vos collaborations.

J'apprécie aussi la place importante donnée aux portraits ou témoignages de femmes, spécialement là où l'Église catholique ne les veut pas, c'est-à-dire comme ministres du culte et responsables de communautés, contrairement à certains courants protestants ou juifs. J'y découvre une manière d'être à la Foi et aux responsabilités pastorales toute naturelles et en même temps très féminines.

Mais ce que j'aime surtout, c'est de sentir, qu'à côté des personnes d'un certain âge (oui, oui, je sais que j'ai 69 ans mais...) bien sous tous rapports qu'on interviewe à la sortie des messes pour le JT, à côté des jeunes couples des Marches pour la Vie ou contre le Mariage pour tous, des cu-

rés fraîchement ordonnés mais parfois diablement conservateurs derrière leur col romain, je fais partie d'une communauté, celle des chrétiens « en route » qui n'hésitent pas à relire les textes et revoir leurs pratiques, à élargir leur regard, à se laisser interpellé voire bousculer par d'autres chapelles, incarnant ainsi une Église plus positive. Ni crispée sur les problèmes éthiques ni citadelle assiégée par l'immoralité du monde, elle se montre soucieuse de revenir aux fondamentaux de l'amour d'autrui, du partage et de l'engagement, comme vos invités.

Par contre, j'avoue avoir été très étonnée de certains courriers récents de lecteurs, critiquant le coup de griffe de Cécile Bertrand qui, de mon point de vue, incarne parfaitement cette liberté de ton et ce regard décalé qui me nourrissent. J'ai donc envie, en fonction de ce que j'ai dit plus haut - les contents n'écrivent pas - d'en dire du bien !

Bien sûr comme pour tout cartooniste, on peut plus ou moins apprécier le dessin selon le point d'actualité choisi ou son traitement, mais il y a toujours une interpellation vivifiante et, souvent, plusieurs niveaux de lecture qui stimulent l'intellect. Je pense par exemple au dessin concernant les attentats de Christchurch, avec les antipodes prises au pied de la lettre mais aussi ce sang versé si loin qui coule pourtant jusqu'à nous ou encore le détail tellement efficace des lunettes-tréma qui soulève l'importance des partis religieux dans la gestion par le gouvernement israélien de la question palestinienne.

Quant à la Dernière scène « gay » au moment de la sortie de Sodoma, elle apportait une bouffée d'humour, voire de dédramatisation dans une révélation particulièrement déstabilisante pour beaucoup de croyants. Je dois dire que j'ai ri et j'ose croire que Jésus aurait fait de même.

Bref, restez ce que vous êtes : libres, ouverts, sans œillère et sans complaisance, dans un bel équilibre entre le si tristement lisse du politiquement correct qui semble envahir les médias de chaque côté de l'Atlantique (crainte de perdre des sponsors ?) et les outrances dévastatrices des réseaux sociaux !

Thérèse JAMIN, Liège.

PROFONDEUR

Je vous écris en tant qu'aumônier catholique du CRP Les Marronniers à Tour-nai... et tout spécialement de la partie carcérale « Défense Sociale » (qu'on appelle actuellement « Hôpital Psychiatrique Sécurisé »).

L'occasion de vous féliciter pour la qualité de présentation... mais surtout pour votre ouverture d'esprit et la profondeur de vos articles et reportages !

Je distribue vos numéros à certains patients qui, ensuite, les passent à d'autres. Ils en sont très heureux et j'ai régulièrement des retours me disant le bien que certains articles leur ont procuré.

Paul LAURENT, diacre-aumônier

RESTER CATHOLIQUE ?

Ce petit mot vient en écho à l'article de Chantal Berhin Rester catholique, est-ce encore possible? À sa lecture m'est venue l'envie de partager deux ouvrages que l'on pourrait ajouter aux références bibliographiques mentionnées. Tous deux sont de Joseph Moingt : Croire quand même et Faire bouger l'Église catholique. En vous remerciant pour la richesse et la grande ouverture de votre Rédaction.

Benoît LEMERCIER

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures





Les Grandes Conférences Liégeoises



PALAIS DES CONGRÈS DE LIÈGE - 20H15

ABONNEMENTS ET PRÉVENTES

www.gclg.be | Office du Tourisme | Stand-Info Belle-Île
65 € (adultes) ■ 35 € (étudiants)

INFORMATIONS

04.221.93.69 | 04.221.92.21 | info@gclg.be

